PORTRAIT DE VILLE EXPO

20/09
>24/12
2025

CAVAILLON en monuments

(Ier-XXIe siècles)



Archives municipales

mardi, mercredi, vendredi
8h30-12h & 13h30-17h

ENTRÉE LIBRE

cavaillon.fr

Cavaillon
La ville du Luberon

ARCHIVES MUNICIPALES DE CAVAILLON

PORTRAIT DE VILLE

Cavaillon en monuments (I^{er}-XXI^{e} siècles)

EXPOSITION

20 SEPTEMBRE – 24 DÉCEMBRE 2025

ARCHIVES MUNICIPALES | PLACE DU CLOÎTRE



Création graphique pour l'exposition « Portait de ville : Cavaillon en monuments (XIe-XXIe siècles », Valérie Legrand, Studio Retrosatana, Cavaillon, 2025. De haut en bas : la chapelle Saint-Jacques, l'arc romain, le Grand Hôtel Moderne, la porte du Moulin, la chapelle Notre-Dame-des-Vignères, le pont suspendu sur la Durance de 1932.

NOTRE PATRIMOINE

Qu'entend-on par « patrimoine architectural », thème de ces 42e Journées européennes du patrimoine ? Quels édifices peuvent s'en prévaloir ? Un bâtiment devient-il patrimonial du fait de son ancienneté, de sa rareté, de sa valeur artistique, historique, sociétale ?...

Un peu tout cela à la fois – mais pas seulement : le patrimoine architectural peut se définir en effet comme l'ensemble des constructions porteuses d'une valeur symbolique parce qu'elles caractérisent une époque, une culture, une personne ou un événement. Et pour cela, nous souhaitons les conserver et les transmettre aux générations futures.

De la notion de monument à celle de patrimoine

C'est une histoire récente, puisqu'on s'accorde à faire remonter la création de la notion à la Révolution française, en réaction aux destructions de 1789. L'expression « monument historique » apparaît en effet dès 1790 avec la création d'une « Commission des monuments » et le néologisme « vandalisme » est imaginé par l'abbé Grégoire en 1794 dans sa lutte pour la conservation des monuments nationaux. La monarchie de Juillet crée l'*Inspection des Monuments historiques*, et les premiers inventaires sont effectués à partir de 1834 grâce aux tournées d'inspection de Prosper Mérimée. C'est ainsi qu'en 1840, la première liste de monuments classés inclut l'arc antique et l'ancienne cathédrale de Cavaillon. De grandes lois – en 1887 (classement) puis en 1913 (inscription) – viendront asseoir le principe de protection. Suivront d'autres dispositions tout au long du XXe siècle (par exemple : droit de préemption de l'État (1921) ; protection des sites (1930), des fouilles archéologiques (1941), des secteurs sauvegardés (1962), du patrimoine industriel (1980)).



Création de Frédéric Médina (La Vache Noire Sud) pour les vœux du maire, janvier 2015. De gauche à droite : place aux Herbes, chapelle Saint-Jacques et bâtiment de l'ex-Grand Hôtel Moderne, façades urbaines, arc romain... Le patrimoine architectural permet de vanter l'image d'une ville dotée d'une riche histoire et préservant une qualité de vie à taille humaine.

L'amour du patrimoine : un culte moderne ?

À partir des années 1970 les initiatives fleurissent : en 1972, l'UNESCO rédige la Convention pour la protection du patrimoine mondial. 1975 est l'« année européenne du patrimoine ». 1978 voit la création d'une direction du Patrimoine au ministère de la Culture. Les « Journées portes ouvertes dans les monuments historiques » qui deviendront les « Journées européennes du patrimoine » naissent en 1984 à l'initiative du ministre de la Culture, Jack Lang.

Les décennies suivantes voient se lever une véritable « vague patrimoniale », selon la formule de l'historien François Hartog, car l'intérêt croissant du grand public se double de l'extension du champ de l'objet patrimonial. Extension chronologique (des bâtiments de plus en plus récents sont regardés comme patrimoniaux) ou catégorielle (on ne regarde plus seulement le « monument prestigieux » mais aussi le « petit patrimoine », celui qui témoigne de la vie traditionnelle, des activités, des loisirs...). Enfin, on assiste à l'extension du concept-même, en passant de la logique de l'*unicum* à celle du *typicum* : après l'œuvre unique et exceptionnelle (une cathédrale), on s'intéresse désormais également à un élément caractéristique d'un ensemble ou d'un contexte (une maison dans une cité ouvrière ; à Cavaillon : une remise d'expéditeur).

L'accroissement de l'intérêt du citoyen pour le patrimoine architectural à la fin du XXe siècle est une conséquence de la destruction, durant les Trente Glorieuses, d'un mode de vie traditionnel et de tout un système de valeurs, précipitant l'individu dans l'inconnu.

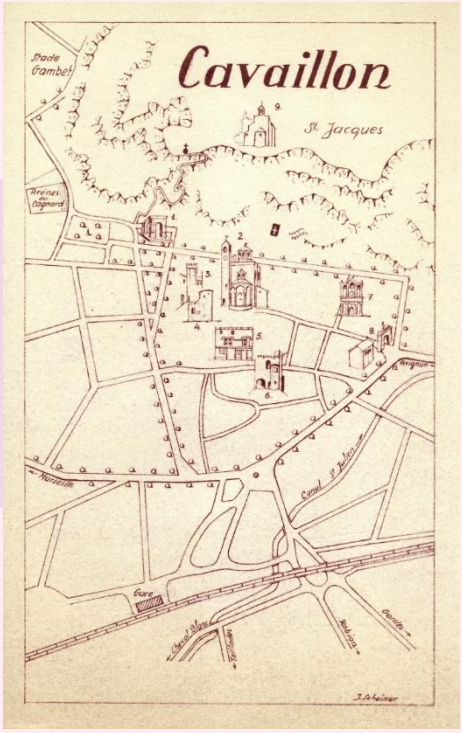
Monument	Classement MH
Arc antique	liste de 1840
Ancienne cathédrale	liste de 1840
Cloître	liste de 1862
Chapelle et ermitage Saint-Jacques	15 avril 1911
Synagogue	17 mai 1924
Chapelle Notre-Dame-des-Vignères	8 mars 1982
Hôtel de Pérussis	31 décembre 1984
Chapelle de l'ancien Hôtel-Dieu	13 octobre 1988
Bains rituels juifs (Mikvé)	17 décembre 2007
Canaù	18 août 2011

Monument	Inscription MH
Porte du Moulin	2 mai 1927
Chapelle Saint-Benoît (façade)	13 décembre 1948
Immeuble 42 & 54 place du Clos	14 octobre 1991
Maison canoniale (Pantagruel)	10 décembre 2007
Hôtel d'Agar	14 mars 2011

Liste des monuments classés au titre des monuments historiques (ci-contre) ; liste des monuments inscrits (ci-dessus).

En réaction (comme l'avaient vécu les Révolutionnaires de 1790) celui-ci développa un fort attachement aux témoignages du passé, éléments d'identification du groupe et repères pour la mémoire collective. C'est pourquoi une destruction peut être si douloureuse, même *a posteriori* : c'est ainsi que les Cavaillonnais des années 1990 ont pu se lamenter de la destruction de l'insalubre quartier du *Fangas*, opération qui, dans les années 1960, symbolisait un légitime accès à la « modernité » et un véritable progrès.

Mais les priorités étaient différentes et la notion de *patrimoine* n'avait pas encore émergé.



Plan de situation des bâtiments remarquables, s.d. [1937], J. Scheiner, 2M/N1. 1. L'arc romain, 2. La cathédrale, 3. la tour de l'Hôtel d'Agar, 4. Mur d'enceinte du groupe canonial (au sud du bâtiment dit le « Pantagruel ») 5. l'Hôtel de Crillon, 6. La synagogue, 7. La chapelle du Grand-Couvent, 8. La porte du Moulin, 9. La chapelle Saint-Jacques.

Composer un « Portrait de ville » : une invitation à l'attention

En composant ce portrait autour de 4 grandes thématiques (Administrer ; Célébrer ; Travailler ; Habiter) en une trentaine d'édifices, il fallait évidemment faire des choix. Nous avons sélectionné à la fois des « incontournables » – impossibles à occulter et totalement signifiants – et des éléments plus inattendus : le pont suspendu de 1932 qui, quoique disparu en 1944, reste vivace dans la mémoire cavaillonnaise ; le Bitter Africain – aussi visible que mal connu – ou encore les grands ensembles du XX^{e} siècle, nés de la formidable expansion économique des Trente Glorieuses.

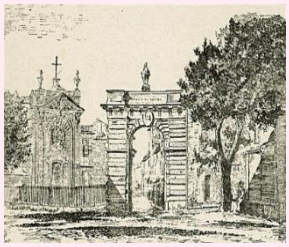
Ce patrimoine architectural, à nul autre pareil, raconte une histoire commune et dit toute la singularité de notre ville : Cavaillon.

GOUVERNER & ADMINISTRER

« Après les temples, les édifices publics tiennent le premier rang dans l'architecture, ce sont eux qui annoncent l'opulence des cités, la splendeur des nations et la bienfaisance des princes ». Denis Diderot, Jean Le Rond d'Alembert, *Encyclopédie*, 1751.

En haut, de gauche à droite - 1 : L'Hôpital-Hospice, vers 1907, 2Fi183 ; 2 : « Porte d'Avignon – Derniers vestiges des remparts », dessin de M.-T. Jouve, 2Fi126 ; 3 : École maternelle, plan des élévations, façade sur la place de l'Évêché, 1907, Archives départementales de Vaucluse, 2 O 35/6.











En bas, de gauche à droite - 4 : Arc romain, lithographie d'après un dessin de J.-B. Laurens, [1861], 1Fi774 ; 5 : Hôtel de ville, s.d., Édit. Mistral, 2Fi 957.

Qu'ils soient proconsuls, vicomtes, évêques, consuls, représentants du peuple ou maires, tous les gouvernants ressentirent la nécessité, pour asseoir et consolider leur pouvoir, de créer des lieux spécifiques dans la ville qu'ils administraient. Un monument marquant une entrée symbolique, un édifice dont l'élégance et la noblesse traduisaient la puissance municipale, des bâtiments directement dédiés au bien public, dont la modernité et la qualité d'exécution chantaient d'emblée les louanges de la République (la III^e^).

Nous avons choisi quatre bâtiments construits par les édiles à des époques différentes, mais témoignant tous de cette volonté d'inscrire le pouvoir au cœur de la cité et de la vie citoyenne.

L'**arc romain**, témoin de l'antique colonie de *Cabellio*, date du I^er^ siècle ap. J.-C. S'il fut longtemps qualifié d'« Arc de triomphe » ou d'« Arc Marius » une référence – erronéee – au général et consul romain Caïus Marius (157-86 av. J.-C.), les spécialistes y voient plutôt aujourd'hui le porche ou le vestibule d'un édifice. Inclus au Moyen Âge dans le palais épiscopal, son dégagement permit son inscription à la première liste des monuments historiques nationaux en 1840. Son exemple est ainsi remarquable à plus d'un titre comme marqueur du patrimoine cavaillonnais.

La **porte du Moulin** (ou porte d'Avignon) dans sa facture actuelle, date du milieu du XVIII^e^ siècle. Outre qu'elle est l'œuvre de deux architectes de renom, elle est le dernier vestige de la ceinture défensive – remparts, douves, ponts-levis, tours et corps de garde – qui protégea la ville durant des siècles. Elle témoigne également d'un geste fort pour la protection du patrimoine cavaillonnais : celui de la famille Jouve, qui au début du XX^e^ siècle, empêcha son démantèlement.

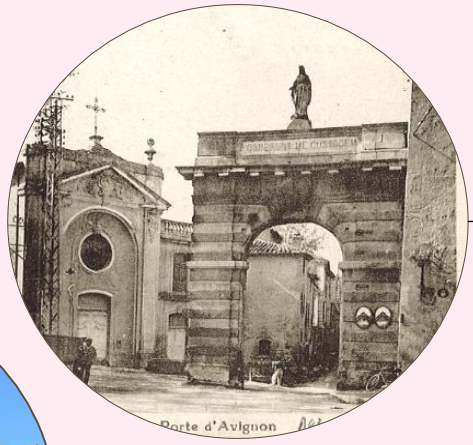
L'Hôtel de ville érigé au XVIII^e^ siècle sur les ruines de l'ancienne maison commune, « vétuste mazure », illustre à la fois une période historique et une volonté. Le XVIII^e^ siècle ouvre en effet une époque où le spectre des guerres et des épidémies s'éloigne, où l'agriculture irriguée se déploie, où la bourgeoisie s'enrichit. C'est le temps des embellissements urbains : élargissement des cours, plantations d'arbres, modernisation des infrastructures et reconstructions. L'hôtel de ville, symbole de la magistrature municipale, est le premier de ces grands travaux.

L'**Hôpital-Hospice** (1907) dont l'architecture remarquable et codifiée signifie la souveraineté des institutions de la République. La santé et l'hygiène publique s'inscrivent dans des espaces modernes, aérés, cohérents et des bâtiments aussi harmonieux que fonctionnels.

Consacrés à la protection de la cité et à la gestion du bien public, ces constructions exprimant le pouvoir communal jouent aussi le rôle d'éléments structurants pour les habitants : ils sont – par essence – des endroits où la population intègre le mieux son appartenance à la communauté.



1er s.



XVIIIe s.

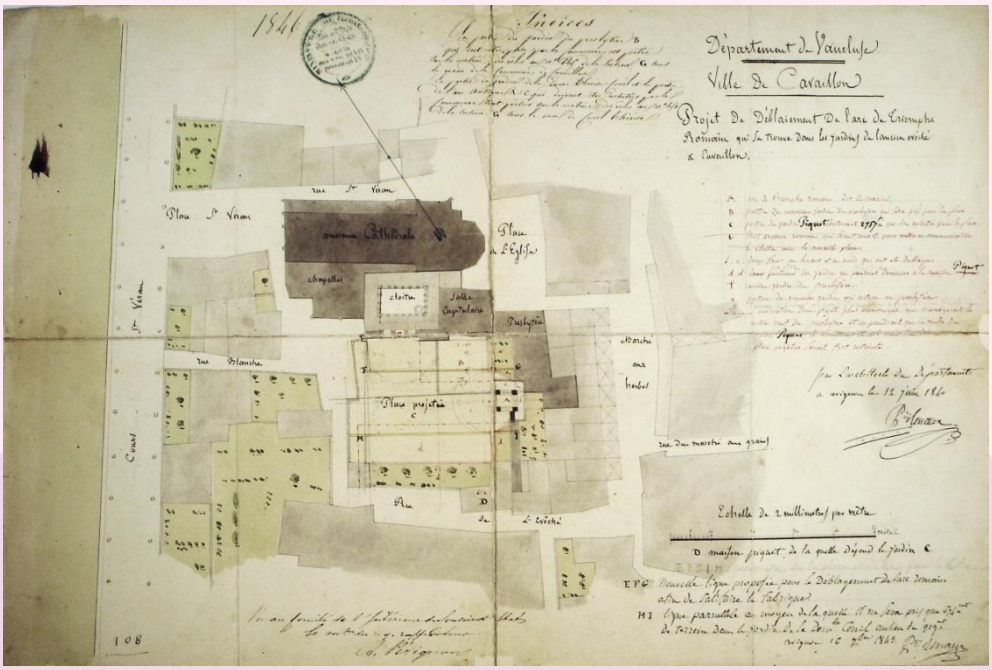


1750



1907

L'arc romain



Projet de déblaiement de l'arc romain : plan général, dressé par l'architecte du département, 12 juin 1840, modifié en 1843, Archives départementales de Vaucluse.
A : arc romain
B : partie du nouveau jardin du presbytère, pris pour la place
C : partie de jardin particulier, pris pour la place
G : trois arceaux romans qui seront ouverts pour mettre en communication le cloître avec la nouvelle place.



Calque dressé par l'architecte du département, 15 juillet 1847, Archives départementales de Vaucluse. La face antérieure est décorée de victoires ailées tenant une palme et une couronne de laurier, dans un décor de rinceaux peuplés de fleurs et d'oiseaux. L'entablement de l'arc, disparu, a fait l'objet de nombreuses restitutions graphiques plus ou moins réalistes, comme celle du chanoine Jacques Thomas (v. vitrine 1, p. 60).

Ce bel arc tétrapyle (à quatre entrées) du I^er^ siècle ap. J.-C., s'élevait initialement au cœur de la cité antique où il devait marquer l'entrée monumentale d'un édifice ou de la place publique, le forum.

Au Moyen Âge, il est intégré aux murs du palais épiscopal, construit au sud de la cathédrale.

La démolition de l'ancien évêché à partir de 1820 va poser le problème de l'arc, enchâssé dans le bâti et à demi enterré. Inscrit aux monuments historiques en 1840, il est dégagé très progressivement (1839 à 1857) car la mairie peine à acquérir les terrains nécessaires. On envisage en effet d'aménager une place publique menant à l'édifice.

Mais celui-ci reste mal mis en valeur : entouré d'une grille de protection, le monument est perturbé par une végétation invasive. Valère-Martin, inspecteur de la *Société française d'archéologie*, regrette en 1871 : « *la fâcheuse humidité du lieu,* [à laquelle] *vient se joindre le séjour d'immondices émanées évidemment du presbytère, et attestant une fois de plus le dédain inexplicable que l'on semble affecter pour le glorieux vestige dont s'honore notre cité* ». En 1878, Antoine Révoil, Architecte des Monuments historiques, décrit le site : « *dans un bas-fond, réceptacle de toutes les ordures du quartier* ».

Dès 1850, les édiles envisagent le transfert de l'arc sur un vaste emplacement au pied de la colline, à l'extrémité de la « *belle promenade de platanes dite Esplanade du Clos* », premier espace urbain et économique créé hors du centre ancien, dans la décennie 1850.

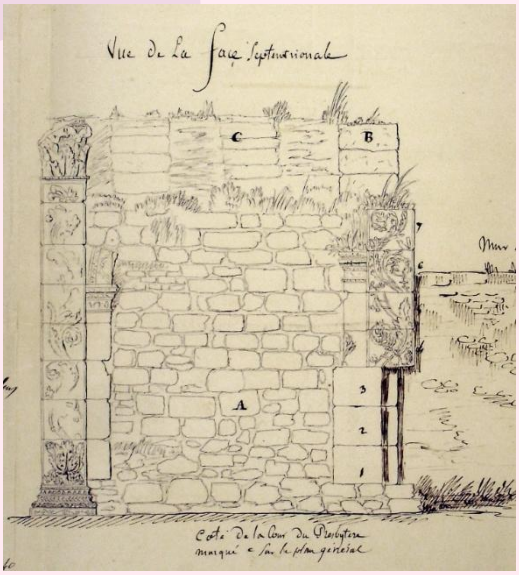
Mais le déplacement effectif n'interviendra qu'en 1879-1880. Le devis de Révoil prévoit :

« une grande plateforme en pierre de Bonnieux, élevée de deux marches, au milieu d'un square dont les arbustes seront disposés de façon à permettre d'étudier les sculptures et les profils de cet intéressant monument. »

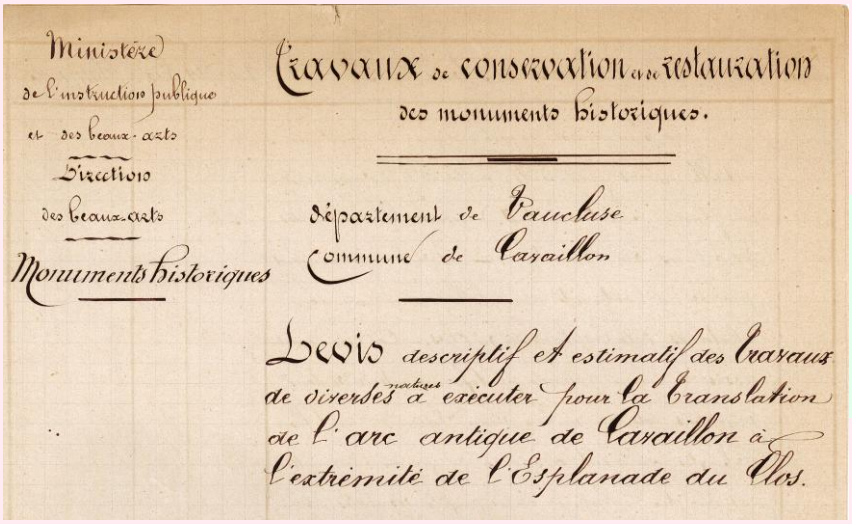
Les terrains entre arc et colline ne seront lotis qu'en 1895 à l'entrepreneur Charles Vidau qui y construira un élégant immeuble à coursive.



L'arc romain en 1881 juste après son déplacement sur la place du Clos. Cliché dit « de Laurière », 1881, 2Fi41.



Projet de déblaiement de l'arc romain : vue de la face septentrionale, croquis dressé par l'architecte du département, 12 juin 1840, Archives départementales de Vaucluse.
A : mur moderne fermant la façade septentrionale de l'arc.
B : arc antique dont le dessous est enrichi de caissons ornés.
C : voûte en berceau qui date du 12eme siècle et qui porte un mur en arcade semblable à un rempart roman (les matériaux sont antiques).
1.2.3 : trois pièces du jambage dont les sculptures sont placées à contresens et tournent en dedans du mur moderne A.
4.5 : deux pièces du jambage qui ne concordent pas avec les suivantes 6 et 7.
Il paraît démontré que la façade de l'est seule a été conservée en place mais que les deux piliers du couchant ont été démolis et reconstruits ; par suite les façades nord, sud et ouest ont dû être modifiées.


Ministère
de l'instruction publique
et des beaux-arts
Direction
des beaux-arts
Monuments historiques

Travaux de conservation et de restauration
des monuments historiques.

Département de Vaucluse
Commune de Cavaillon

Devis descriptif et estimatif des travaux
de diverses natures à exécuter pour la translation
de l'arc antique de Cavaillon à
l'extrémité de l'Esplanade du Clos.

En-tête du devis des travaux de déplacement de l'arc romain depuis la place de l'évêché jusqu'à l'extrémité ouest de la place du Clos, dressé par Antoine Révoil, Architecte des Monuments historiques, 10 août 1877, 3R1.

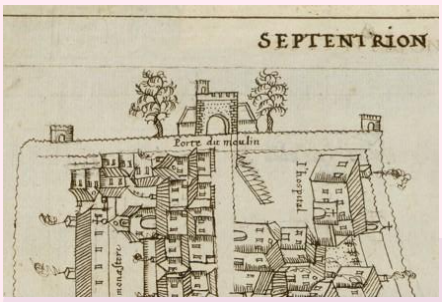
La Porte du Moulin

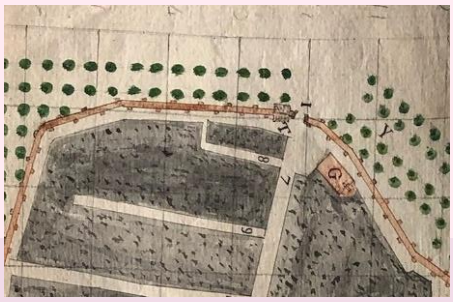


La Porte du Moulin et la chapelle de l'Hôtel-Dieu, dessin au fusain d'Anne-Lise Nadaud, 2000, 2S67. La Porte du Moulin se compose d'une façade en pierre des Taillades avec chaînages d'angle en bossages un-sur-deux vermiculés (recouvert de petites stries sinueuses). Elle est surmontée d'une corniche ornée de triglyphes et de la Vierge installée en 1870.

L'une des portes des remparts

Les remparts qui entouraient Cavaillon jusqu'à la Révolution étaient percés de plusieurs portes. La Porte du Moulin était l'une des deux principales avec celle de la Couronne. Sa situation, au débouché du grand chemin d'Avignon, en fit l'accès privilégié des « entrées solennelles » puisqu'elle donnait accès à la Grand'Rue filant droit vers la cathédrale et le palais épiscopal. Elle en vit passer, des têtes couronnées ! François Ier, Catherine puis Marie de Médicis, les petits-fils de Louis XIV… et bien d'autres : évêques, généraux, ambassadeurs et vice-légats.







De gauche à droite :

La Porte du Moulin d'après Jacques Thomassi, 1616, 1S19.
C'est l'unique représentation de la porte au début du XVIIe siècle : ce dessin à la plume présente une porte dotée d'un ravelin ou avant-corps de protection. Au faîte est construit un édicule qui est sans doute un petit corps de garde. De part et d'autre de la porte s'élèvent des ormeaux. Ces arbres appartenaient aux pères capucins qui durent les arracher pour la reconstruction de l'édifice en 1740.

La Porte du Moulin d'après Joseph de Reÿs, vers 1789, plan de la ville, encre et gouache, collection particulière-Hôtel d'Agar.
Juste avant la Révolution, la Porte du Moulin s'appuie sur un bâtiment construit au milieu du rempart, sans doute le nouveau corps de garde ou simple guérite pour le portalier.

La Porte du Moulin par Léon Chabas, 1821, Atlas géométral de la ville en 4 feuilles, 1Fi2.
Sur ce plan du début du XIXe siècle, des portions de remparts subsistent (en jaune) et le corps de garde est devenu une maison particulière.

Porte Saint-Julien, du Moulin ou d'Avignon ?

Son nom a changé au fil des siècles : les sources médiévales la nomment *portail de Saint-Julien* (*portale sancti Juliani*), du nom d'une chapelle sise au bord du canal du même nom. Puis l'époque moderne lui préfère le nom de *portail du Moulin*, en référence au moulin à blé de l'évêque (actuelle salle du Moulin Saint-Julien). Ce nom cohabitera à partir du XX^{e} siècle avec celui de *Porte d'Avignon*.

Témoin du renouveau urbain au XVIII^{e} siècle

Dans l'élan du milieu du XVIII^{e} siècle pour l'embellissement de la ville, la porte du Moulin est reconstruite en 1740 par le maître-maçon cavaillonnais Antoine Sabatier, sur des plans et dessins des célèbres architectes Jean-Baptiste Franque et Esprit-Joseph Brun. Elle porte alors les armes du pape Benoît XIV (1740-1758) à la clef de l'arc.

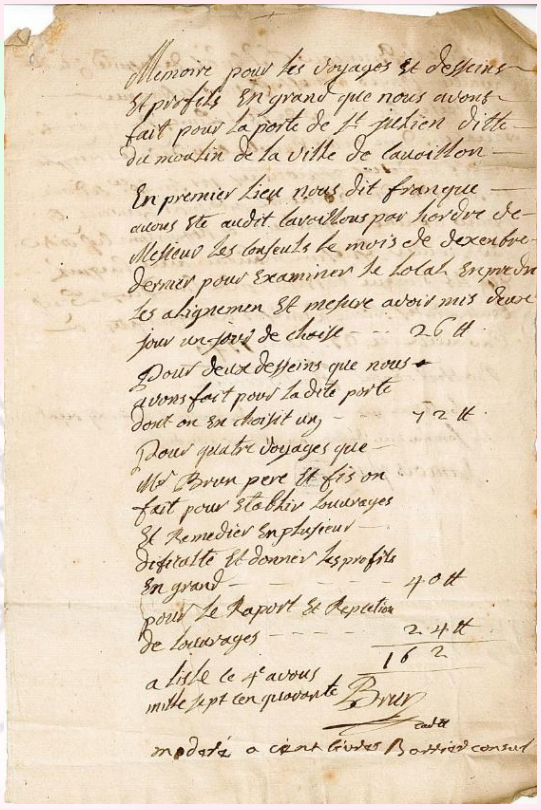
Le siège de 1791

Le Rattachement du Comtat-Venaissin à la France ne se fit pas sans heurts et la porte en fit les frais : au petit matin du 10 janvier 1791, une armée de plusieurs centaines de patriotes assiège la porte d'Avignon – soigneusement fermée. On tire des coups de canon (la façade de la chapelle de l'Hôtel-Dieu en garde la marque). Les assiégés répondent par des tirs de mortier. Finalement, la porte est explosée et la ville est prise. La prise de Cavaillon va précipiter la chute du parti du pape dans tout le Comtat qui deviendra français en septembre 1791.

La Vierge ne sera installée à son sommet qu'en 1870. La devise latine indique « POSUERUNT ME CUSTODEM » : « On m'a placée là comme gardienne ».

La Porte du Moulin ou d'Avignon a été inscrite aux monuments historiques par arrêté du 2 mai 1927.

Mémoire des frais des architectes J.-B. Franque et Brun père et fils, 4 août 1740, DD42. Mandat signé des consuls et de Brun Cadet (Esprit-Joseph). « Mémoire pour les voyages et dessins et profils en grand que nous avons fait pour la porte de St Julien ditte du moulin de la ville de Cavaillon ». Le mémoire se monte à 162 livres, modérées à 100 livres par les consuls.



Mémoire pour les voyages et desseins et profils en grand que nous avons fait pour la porte de St julien ditte du moulin de la ville de Cavaillon —

En premier lieu nous dit franque — avons été audit Cavaillons par ordre de Messieurs les Consuls le mois de Xembre dernier pour examiner le local en prendre les alignemen et mesure avoir mis deux jour un cheval de chaise — 24 ll

Pour deux desseins que nous avons fait pour ladite porte dont on en choisit un — 12 ll

Pour quatre voyages que Mr Brun pere et fils on fait pour établir louvrages et remedier en plusieur difficultés et donner les profils en grand — — — — — 90 ll

pour le rapport et repetion de louvrages — — — — 24 ll

162

a Tiste le 4e avous mille sept cen quarante Brun

mandé a Cavaillon Bonfils consul

Extrait du plan Thomassi, 1616

L'Hôtel de Ville

Un bâtiment pour incarner la cité



Hôtel de ville, façade nord donnant sur la place Joseph-Guis (ancienne place publique), vers 1900, 2Fi151. La partie du XVIII[e] siècle se compose des 4 travées à l'est, réunies par une travée centrale. Celle-ci est couronnée d'un fronton triangulaire sous lequel se déploie un élégant balcon au garde-corps en fer forgé. La porte monumentale est surmontée d'un cartouche aux lettres gravées : « HÔTEL DE VILLE ». La partie ouest, construite à l'identique, date de la fin du XIX[e] siècle.

De la maison commune à l'hôtel de ville

Avant l'hôtel de ville que nous connaissons, se tenait la « maison commune », installée elle-même à l'emplacement de l'ancien château seigneurial. Ce glissement n'est pas anodin : la cité s'implante là où s'efface le pouvoir féodal. C'est ici la communauté des habitants – représentée par deux consuls (celui des nobles et celui des bourgeois) et des chefs de famille propriétaires – qui tient conseil. On s'y réunit « à son de trompe », on y conserve les archives, on y loge les valets de ville, on y installe même, au XVII[e] siècle, un Mont-de-piété pour lutter contre l'usure et la misère.

Mais en 1728, le bâtiment menace ruine. En ce XVIII[e] siècle où la cité, enfin sortie des guerres et des épidémies des siècles précédents, commence à s'enrichir, les édiles aspirent à une représentation à la hauteur de leurs fonctions. La ville décide d'un effort collectif et impose chaque foyer d'une taxe de 25 sols. Vingt ans plus tard, en 1749, les fonds réunis permettent de lancer le chantier.

Un édifice au prestige affirmé

L'architecte Joseph Mottard d'Avignon, désigné par le vice-légat, dessine alors un projet ambitieux. Instrument de l'affirmation du pouvoir communal, la construction mobilise les meilleurs matériaux (voir encadré), comme les meilleurs artisans : on utilise ainsi de la pierre de taille neuve, évitant le réemploi pourtant si courant pour la plupart des constructions.



Hôtel de ville, escalier d'honneur et porte de l'ancien Mont-de-Piété, vers 1980, photographie Maurice Studer, 8Fi47. Cette très belle rampe d'escalier, est l'œuvre du maître-serrurier avignonnais Pierre Peilhon. Ce modèle sera réclamé vingt ans plus tard par les bailons de la communauté juive à François Isoard, prix-facteur des garde-corps de la synagogue.

La majestueuse façade principale, de style classique avec ses quatre travées unies par une travée centrale, donne sur la place publique ; elle est ornée d'un élégant balcon en fer forgé (œuvre des maîtres-serruriers cavaillonnais François Isoard et Jérôme Valade) et coiffée d'un fronton triangulaire portant les armoiries du pape, du vice-légat et de l'évêque Manzi, principal soutien du projet. Seul le cartouche subsiste aujourd'hui, les symboles de l'ancien pouvoir ayant été martelés à la Révolution.

À l'intérieur, le décor est à l'avenant. La grande salle consulaire s'orne d'un plafond sculpté, de rosaces et de figures allégoriques peintes en camaïeu. Les frères Mazetty, marbriers à la mode, signent une imposante cheminée en marbre de Portor ; le serrurier avignonnais Pierre Peilhon réalise la superbe rampe en fer forgé de l'escalier d'honneur. Les ailes latérales accueillent des fonctions publiques essentielles : le sextier ou grenier communal à l'est, le Mont-de-piété – dont la porte subsiste toujours, avec son vitrage coloré en éventail – à l'ouest.

Deux plaques commémoratives de la construction, gravées dans le marbre, rappellent que l'édifice a été voulu, financé et élevé par la communauté elle-même, « pour tenir ses assemblées et conserver ses récoltes ».





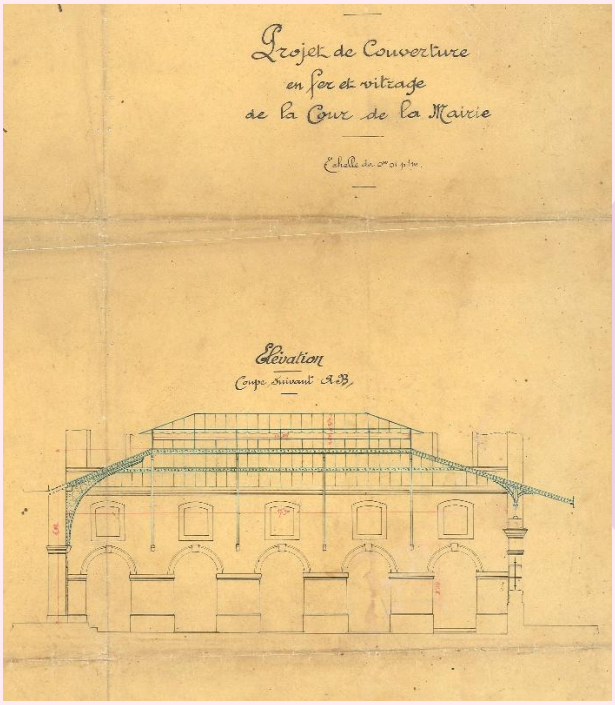
Hôtel de ville, mosaïque du péristyle, 1892, photo Archives. Blason de la commune de Cavaillon (chapelle Saint-Jacques à gauche ; tour de la Gâche à droite) et monogramme du maire Aimé Boussot.

S'agrandir pour s'adapter

À la fin du XIX^{e} siècle, alors que la population s'accroît, les services municipaux se diversifient et l'hôtel de ville doit s'agrandir. L'architecte Silvan conçoit une extension dans le style du bâtiment d'origine : même noblesse, mêmes proportions, même façade. Y seront installés : au rez-de-chaussée (actuel service de l'État Civil) la Caisse d'Épargne, une salle de réunions pour les syndicats et la Société de Secours Mutuels ainsi que trois « chambres de sûreté » communiquant avec le Commissariat. Au premier étage sont aménagés : la salle des mariages, la salle des archives et un couloir desservant les services administratifs (secrétariat, État-civil, cadastre et recrutement).

La cour, quant à elle, se couvre d'une grande verrière entre 1895 et 1898. La structure devient le théâtre d'événements publics, comme le bal de l'Armistice en 1923. Mais les chevilles des danseurs ont à souffrir du pavage du XVIII^{e} s. toujours en place. Le sol est alors repensé en mosaïque, orné en son centre du monogramme de la République : « R F ».

Jusqu'aux années 1980, l'hôtel de ville continue de s'étendre, absorbant les bâtiments voisins pour accueillir de nouveaux services. Mais son cœur reste fidèle à l'esprit des Lumières : un lieu de représentation, de protection, et d'administration, pensé pour servir avec bienveillance, l'ensemble de la communauté.



À gauche : **Projet de couverture en fer et vitrage de la cour de la mairie, 24 juin 1895, 1Fi74 (détail).**

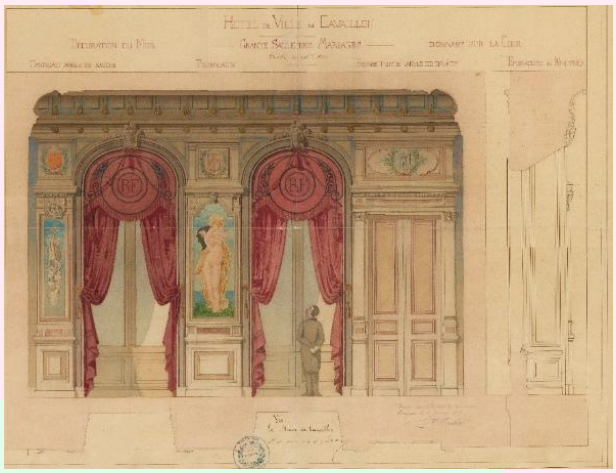
À droite **: Hôtel de ville, verrière durant les fêtes de Noël 2023, photo Service Communication.**



La verrière

En 1898, une grande verrière vient coiffer la cour intérieure de l'hôtel de ville. Derrière sa transparence se cache une structure imposante : presque 7 tonnes de métal pour la couverture, composée de neuf consoles en tôle de 940 kilos chacune, seize poutrelles, un lanterneau central de 2,6 tonnes et une marquise d'une tonne portée par six poutrelles. À cela s'ajoutent une multitude de vis, d'écrous et de chapes, dans un assemblage savant. Restaurée une première fois en 1951, la verrière fait l'objet d'une intervention patrimoniale en 1998, pour ses cent ans. L'approche vise alors à conserver autant que possible l'existant, dans le respect des matériaux et techniques d'origine. Aujourd'hui, elle marque le seuil symbolique des services municipaux, est un lieu de commémorations nationales, mais aussi, un décor féerique à Noël, et quelques fois, un espace d'exposition.





Projet de décoration du plafond et du mur donnant sur la cour, grande salle des mariages (détails), 6 janvier 1879, 1Fi69 et 1Fi73. En 1879, émerge un ambitieux projet de restauration avec de somptueuses décorations pour la grande salle des mariages. Le projet est trop couteux pour aboutir mais les archives en conservent les superbes dessins.

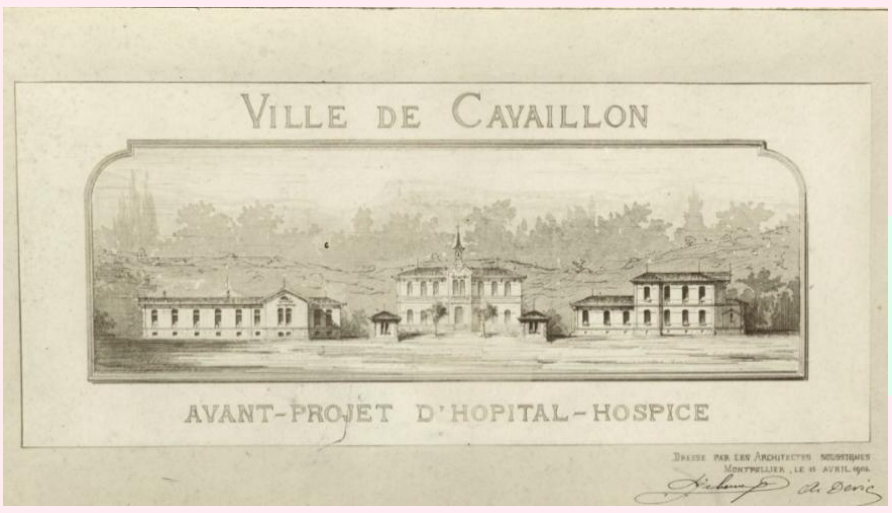
L'Hôpital-Hospice de 1907
Un « palais de la République »



L'Hôpital-Hospice, années 1950, 2Fi979. L'hospice : l'aile des femmes à droite, celle des hommes à gauche ; l'avant-corps et ses fenêtres à colonnettes ; la galerie-loggia du rez-de-chaussée.

L'impact du courant hygiéniste

La Maison de Charité (1742) et l'hôpital de la Porte du Moulin (ancien Hôtel-Dieu, installé au XVI^e^ siècle) sont les deux structures de santé existantes jusqu'au début du XX^e^ siècle. Dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle, l'expansion démographique, les progrès de la science, liés à une législation progressiste qui permet l'accueil de nouvelles catégories de malades et d'hébergés, conduisent la commission administrative des hospices et la municipalité à prendre en charge la question des structures de soin, largement inadaptées. Le conseil municipal pointe ainsi en 1902 que : « construits dans des conditions qui ne répondent plus aux besoins de la population qui s'est considérablement accrue, ni aux règles de l'hygiène, la reconstruction de ces établissements s'impose ». C'est que le courant hygiéniste s'est peu à peu affirmé dès le milieu du XIX^e^ siècle grâce notamment aux travaux de Pasteur puis à une législation de plus en plus fournie en matière d'hygiène et de salubrité. Ce courant postule que l'amélioration du milieu de vie – toutes catégories sociales confondues – entraîne une amélioration de la santé. L'enquête sanitaire effectuée à Cavaillon en 1907, en raison d'une mortalité excessive les années précédentes, relève « l'aspect lamentable de quelques quartiers populeux [ceux du Fangas et de la Grand-rue], où grouillent de nombreux habitants qui se tuberculisent, faute de soleil et d'oxygène ».



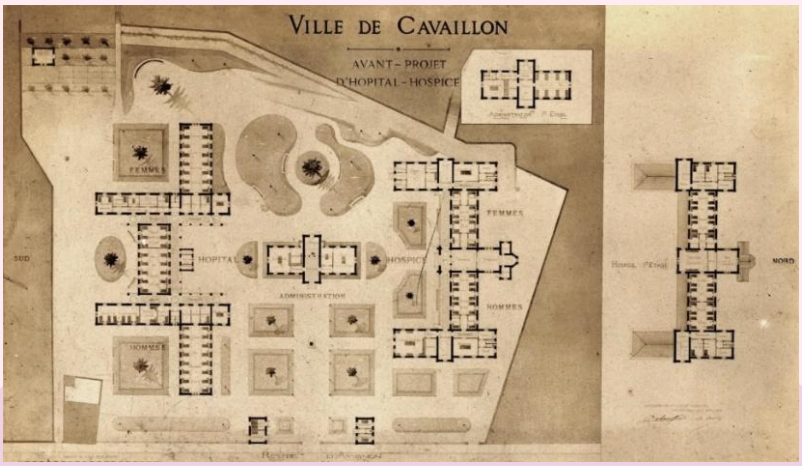
« Avant-projet d'hôpital-hospice », esquisse des bâtiments, Debens et Devic, architectes (Montpellier), 15 avril 1902, 8Fi234.

Nouveau siècle, nouvel hôpital (XX^{e} siècle)

Dès 1902 la construction *ab nihilo* est actée en séance du conseil municipal (23 février), d'autant plus qu'une dotation importante, le legs Roulet, va soulager financièrement cette entreprise.

Deux architectes de Montpellier – Henri Debens et Auguste Devic – déposent leur avant-projet en avril 1902 et en février 1904, « les plans et devis définitifs pour la construction d'un hôpital-hospice » sont transmis au préfet pour approbation des ministères de tutelle.

L'emplacement choisi est le terrain de M. de Ginestous, acquis pour 50 000 francs. Situé au pied de la colline Saint-Jacques, dans le quartier Notre-Dame-de-Montravel, il devait initialement accueillir une école maternelle, mais l'hôpital est jugé prioritaire. En moins de trois ans, l'établissement composé de plusieurs bâtiments – administration, malades, « vieillards » – est mis en activité. Il est inauguré en même temps que le Monument Gambetta et en présence d'Émile Loubet, ancien président de la République. La presse (locale et nationale) consacre ses unes à cette journée inaugurale (même s'il faut reconnaître que la majorité des colonnes sont occupées par Gambetta…). Le discours d'Albert Créange, administrateur des hospices, rend un hommage appuyé au rôle de l'État dans la construction de cet équipement-modèle (cf. p. 14).



« Avant-projet d'hôpital-hospice », plan d'ensemble, Debens et Devic, architectes (Montpellier), 15 avril 1902, 8Fi234.

Un modèle d'architecture hospitalière pavillonnaire

L'hôpital-hospice de Cavaillon s'inscrit dans une tradition architecturale mise en place par les rationalistes du XIX^{e} siècle et attribuant à chacun des bâtiments la structure qui lui convient le mieux. Ainsi, chacune des ailes est construite sur un plan différent, adapté au service qu'elle abrite.

L'hôpital d'origine est constitué de trois corps de bâtiments disposés autour d'un jardin, et de deux pavillons d'entrée. Au centre, le bâtiment d'administration comprend un étage carré sur un rez-de-chaussée surélevé et un sous-sol. À gauche, le bâtiment des malades n'a qu'un rez-de-chaussée surélevé. À droite, l'hospice comporte deux étages carrés, deux ailes encadrant le bâtiment central qui comporte une chapelle au chevet polygonal. Une terrasse en façade forme loggia au rez-de-chaussée.



L'unité entre les bâtiments est donnée par le traitement des élévations : enduit à la tyrolienne au-dessus d'une plinthe en pierres taillées ; fenêtres en arc segmentaire avec chaînes harpées en pierre et plate-bande en brique. Le bâtiment de l'administration est légèrement différent : son avant-corps est couronné d'un fronton, dans lequel s'inscrit une horloge au décor sculpté, et que domine un clocher-mur ; au premier étage, 3 petites baies séparées par des colonnettes à chapiteau, thème décoratif que l'on retrouve sur tous les avant-corps.

*(D'après la notice de l'*Inventaire général du patrimoine culturel*, consultée le 18/08/2025, dossiersinventaire.maregionsud.fr/ dossier/ IA84000539 #historique).*

Détail des décors : reliefs en pierre de taille, brique et céramique, 2014, photo Archives.

Première réalisation d'importance du XX[e] siècle, l'Hôpital-Hospice, fierté des édiles et symbole d'une République privilégiant l'hygiène et la santé, est inauguré en très grande pompe, sous les auspices de Gambetta, héros républicain, le 4 septembre 1907, date anniversaire de la III[e] République.

« Les Fêtes de Cavaillon », article du *Petit Vauclusien,* 5 septembre 1907, 8S1. Extrait du discours d'Albert Créange, administrateur des Hospices.

[…] Nous estimons que le plus impérieux devoir du gouvernement républicain est d'apporter un soulagement aux malheurs immérités, d'atténuer les misères résultant de la maladie, des infirmités ou de la vieillesse. La République ne faillira à ce devoir de solidarité.

Et je suis heureux de pouvoir rappeler ici quel puissant et précieux concours M. le Président Loubet a donné, comme chef de l'État, à toutes les œuvres d'assistance, de mutualité et de prévoyance sociales.

Le développement si rapide et si merveilleux que ces œuvres ont acquis sous sa présidence, restera comme une des plus glorieuses pages de l'histoire de la troisième République.

Nous savons aussi, Monsieur le Ministre, combien le sort des faibles et des malheureux préoccupe le gouvernement actuel.

Les hommes qui le composent sont d'ailleurs un sûr garant que les œuvres d'assistance seront l'objet de leur sollicitude et de leur appui bienveillant et généreux.



4 septembre 1907, inauguration de l'hôpital-hospice, photographie Léon Bernheim, Lyon, 8Fi237. Aux côtés de Joseph Guis, maire de Cavaillon : l'ancien président de la République, Émile Loubet, Gaston Thomson, ministre de la Marine, Joseph Reinach, député des Basses-Alpes et de nombreuses personnalités politiques venues inaugurer le monument-hommage à Léon Gambetta.

CÉLÉBRER & CROIRE

« Au cours des millénaires qui ont précédé notre temps, les rapports entre la communauté et le sanctuaire ont continué de reposer sur les mêmes bases : le temple (...) est à la fois le lieu de la présence divine et un dispositif architectural particulièrement propre à créer et à maintenir l'ambiance religieuse (...) » André Leroi-Gourhan.



De gauche à droite et de haut en bas, photos Archives, sauf mention contraire : **Chapelle Saint-Jacques ; cathédrale : frise sud ; synagogue, façade sud ; cathédrale : abside ; chapelle Notre-Dame-des-Vignères : abside, carte postale, vers 1950 ; synagogue : cartouche sur la clef de voûte de la porte d'entrée, photo Service patrimoine & Musées.**

Du lieu sacré...

Les édifices voués au culte furent particulièrement nombreux à Cavaillon, siège d'un évêché depuis le IVe siècle. Si la construction des plus anciens monuments conservés remonte au XIe siècle, comme la chapelle des Vignères, l'église Saint-Pierre ou la cathédrale Notre-Dame et Saint-Véran, ils ont souvent succédé à des temples antiques. La tradition rattache ainsi la chapelle Saint-Jacques à un temple romain dédié à Jupiter tandis que la chapelle des Vignères semble avoir été édifiée sur un site à vocation funéraire datant au moins du haut-Moyen Âge. À l'autre extrémité du territoire, la chapelle Saint-Ferréol est dédiée à un martyr viennois du IIIe siècle, ce qui pourrait attester, d'après F. Guyonnet, une construction dès l'Antiquité tardive (sans certitude toutefois, l'édifice pouvant dater de l'époque carolingienne voire du début du XIe siècle).

De nombreuses chapelles rurales – aujourd'hui disparues pour la plupart – se sont développées aux siècles suivants et, sans les citer toutes, on peut évoquer, celles de : Saint-Julien aux portes de la ville, puis au XVe siècle : Saint-Pierre du Rouret, N.-D. de Pitié ou Saint-Phalès ; au XVIe s. : N.-D. de Grâce ou du Roucas, Saint-Geniès ou Saint-Didier (devenue Saint-Roch).

Il faut rappeler l'implantation à Cavaillon d'une dizaine d'ordres religieux en quelques siècles. Après les Templiers (XIIe s.), les Bénédictines (XIIIe s.) et les Dominicains (XVIe s.), les évêques favorisent l'installation au XVIIe siècle de nouveaux ordres issus du concile de Trente : Capucins (1594), Oratoriens (1612) puis Doctrinaires (vers 1682), Bernardines (1641), Ursulines (1646), Carmélites (1667), Carmes déchaussés (1697). Mais ces fondations – à l'exception notables du Grand-Couvent des Bénédictines – sont de très humbles maisons aux moyens plus que modestes. Après la Révolution, les bâtiments conventuels se détérioreront faute d'entretien puis seront absorbés par l'habitat mitoyen quand ils ne seront pas détruits du fait de leur vétusté.

Singularité comtadine, Cavaillon abrita l'une des quatre communautés juives – *Arba kehilot* – regroupées dans les États du pape après leur expulsion du royaume de France. Cela lui vaut de compter l'un des plus beaux fleurons

de l'art judéo-comtadin au cœur de l'ancienne carrière hébraïque : la synagogue de Cavaillon, reconstruite au milieu du XVIIIe siècle à l'emplacement de la synagogue du XVIe siècle.

… au patrimoine cultuel.

La fonction religieuse, pour développer une atmosphère propice à la dévotion, eut recours à l'art. Elle a nourri l'activité d'artisans restés anonymes, d'artistes locaux et de maîtres renommés, dont les œuvres continuent de rayonner. Et si le patrimoine religieux est considéré – parallèlement à son caractère sacré – comme un trésor historique, architectural et artistique depuis la création des Monuments historiques en 1830, on constate qu'aujourd'hui, malgré le déclin considérable de la pratique religieuse, l'intérêt des Français pour le patrimoine sacré ne cesse de croître. Il n'est que de se rappeler l'immense émotion suscitée par l'incendie de Notre-Dame de Paris (2019) et l'enthousiasme des Cavaillonnais pour la restauration de la cathédrale (2020-2024). Nous présentons ici quatre chefs d'œuvres indissociables du patrimoine cavaillonnais : la chapelle Saint-Jacques, la chapelle Notre-Dame-des-Vignères, la cathédrale Notre-Dame-et-Saint-Véran et la synagogue.



XIe



XIIe



XIe-XVe



XVIe s.- 1772

La chapelle Saint-Jacques



Réparations au clocher de la chapelle Saint-Jacques, photo [M.-T. Jouve], octobre 1906, 2Fi4. Photographie adressée à l'architecte en chef des monument historiques de Vaucluse [Henri Nodet, père], album photographique dudit, acquisition Archives municipales, 1991. Tandis que deux maçons acrobates s'attaquent au clocher bien dégradé, trois enfants prennent la pose devant la photographe. On remarque l'occultation par des pierres de la fenêtre et du bel occulus qui éclairaient l'abside.

Petite vigie perchée sur l'oppidum de l'antique Mont Caveau, elle est un véritable repère ainsi qu'une silhouette protectrice : longtemps sa cloche avertit la ville d'un danger aperçu au loin – brigands, soudards ou tempêtes… Elle reste un marqueur de l'ancienneté de la cité et une présence familière pour tous les Cavaillonnais d'aujourd'hui.

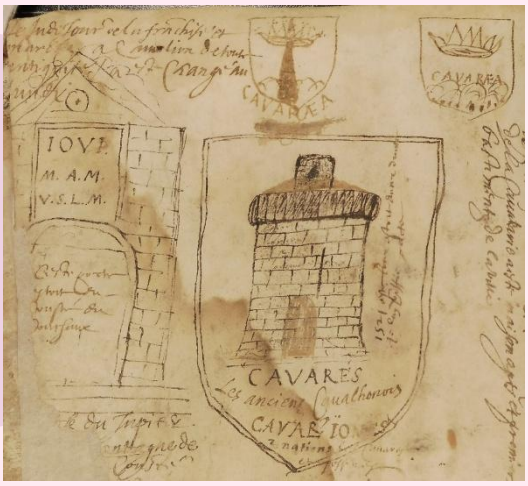
Un temple dédié à Jupiter

La tradition rapporte que la chapelle aurait été édifiée sur les restes d'un temple romain dédié à Jupiter. Associée à de nombreuses découvertes effectuées aux abords immédiats de l'ermitage, dont une citerne au niveau de la 4e travée, cette tradition atteste probablement d'une occupation cultuelle du lieu dès l'Antiquité. Louis Lamberty (1565-1654) fait à plusieurs reprises le dessin du temple romain dont la façade occidentale, écrit-il, portait la dédicace à Jupiter (IOVI).

Une chapelle romane provençale

C'est dans la seconde moitié du XIIe siècle qu'est édifiée la chapelle, dédiée aux saints Jacques le mineur et Philippe (Philippe fut oublié par la suite au profit de sant Jaume / saint Jacques en provençal). L'édifice primitif est une simple nef pourvue de deux travées et d'une abside semi-circulaire (pentagonale à l'extérieur) voûtée en cul-de-four et percée d'une fenêtre en plein cintre. Les voutes en plein-cintre reposent sur des arcs doubleaux ornés à leur base du tétramorphe (symboles des quatre évangélistes) : l'aigle (Jean), le taureau (Luc), le lion (Marc) et l'homme (Matthieu).

Le clocher actuel est édifié à la fin du XIVe s. (1377).



Le Temple de Jupiter et la Tour de la Gâche, dessin de Louis Lamberty (notaire et secrétaire de la Ville), registre des délibérations du conseil, 1620-1623, BB11. Habitué des croquis, notices érudites et autres graffitis, Louis Lamberty a annoté la page de garde d'un des registres des délibérations du conseil de la communauté. On y voit à gauche, la façade occidentale du temple et sa dédicace à Jupiter (IOVI) ; sur la porte, une note indique « Ceste porte estoit du cousté du couchant ». À droite, un blason figure la Tour de la Gâche, autre monument antique dont les vestiges étaient situés non loin de la chapelle. Lamberty précise : « [en] *1521 ceste tour estoit encor droicte. Je lay veriffié par acte* » (rappelons qu'il est notaire). Au-dessus, essais de blasons pour la ville. L'ancienneté du peuple des Cavares est l'une des grandes passions de Lamberty qui écrivit de 1623 à 1646 une passionnante histoire de Cavaillon actuellement en cours de restauration.

Une deuxième phase de construction se situe à la fin du XVIe siècle et est attribuée à la présence de César de Bus. Retiré en l'ermitage, ses prêches des dimanches de Carême attirent les pèlerins et cette foule de fidèles nécessite l'agrandissement de la chapelle par deux travées supplémentaires au couchant, prolongées d'un porche.



La chapelle Saint-Jacques en 1911, année de son classement aux Monuments historiques, 2Fi1. Album photographique de l'architecte en chef des monuments historiques de Vaucluse [Henri Nodet, père], acquisition Archives municipales, 1991.

Un ermitage

Le premier ermite aurait été installé par le chapitre de Cavaillon dès 1300. Ils furent ensuite recrutés par la Ville qui leur offrait leur robe d'ermite. Outre leur vie spirituelle, ils étaient tenus de sonner la cloche matin, midi et soir, de signaler les dangers – orages, incendies, bandes armées – et vivaient de l'aumône. On ignore tout de l'ermitage initial sinon qu'il était appelé « la Tour de Jacquet ». Les locaux actuels datent de la fin du XVI^{e} s., lorsque César de Bus s'y retira (1586-1592). Les ermites s'y succédèrent jusqu'à la Révolution, puis – plus concierges qu'ermites – jusqu'à l'orée du XX^{e} siècle.

Des Jouve à la Ville

Après la Révolution, la chapelle est vendue comme Bien national à six Cavaillonnais, dont la Fabrique de l'Église et la cure. Mais au fil du siècle, sans entretien, les bâtiments (chapelle et ermitage) se détériorent à tel point qu'ils sont, au début du XX^{e} siècle dans un « *état affreux d'abandon, de dégradation, de malpropreté (…) dont l'aspect serre le cœur.* » (G. Bayle, 1902). C'est alors que la famille Jouve (Marie-Thérèse et ses frères, Michel et Auguste), dans son œuvre de sauvegarde du patrimoine local, se rend acquéreur des 3/6^{e} de la propriété. Elle y entreprend des restaurations dès 1903, avant d'obtenir son classement aux Monuments historiques (arrêté du 15 avril 1911). Les parts Jouve sur la chapelle et 40 ha de colline sont légués au Musée Calvet en 1938. En 1975, ne souhaitant pas investir dans l'entretien du bâtiment et du site, le Musée Calvet cède ses parts sur la chapelle et les 40 ha de colline à la Ville, qui en devient dès lors l'unique propriétaire.

La chapelle Saint-Jacques avant son rachat par les Jouve, carte postale, Éditions Mistral, vers 1900, 2Fi6. Album de l'architecte en chef des monument historiques de Vaucluse, acquisition Archives municipales, 1991.
L'ensemble apparaît fort dégradé. Les murs de pierre sèche font un enclos sommaire au terrain aride qui n'est pas encore le jardin aménagé par les Jouve, inspiré de celui de Frédéric Mistral. Mistral qui chanta la colline Saint-Jacques en 1912 : « Lou camin de Sant Jaque, au paradis nous meno… » et dont les vers restent gravés au pied de l'escalier.



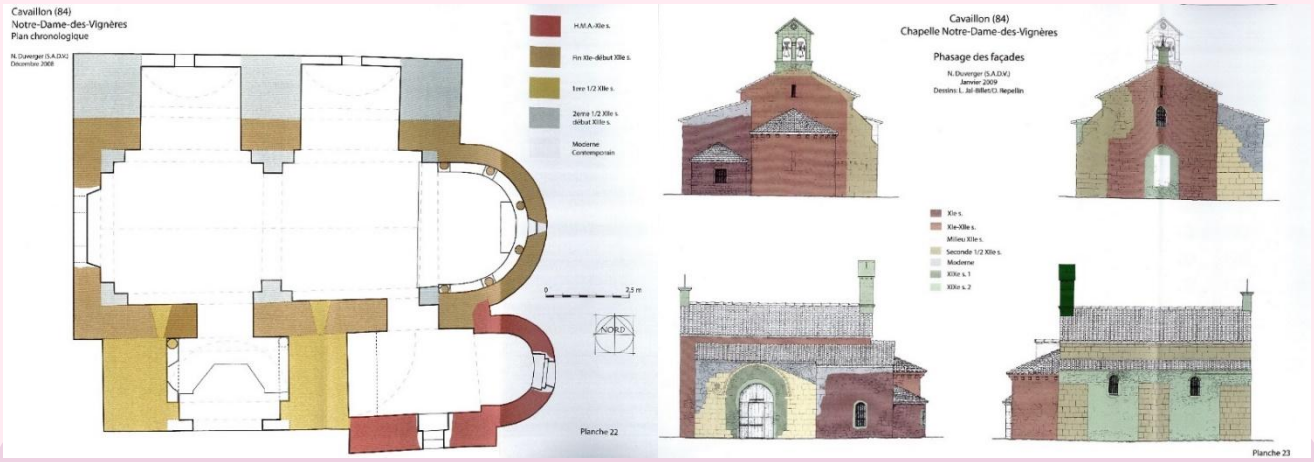


Intérieur de la chapelle Saint-Jacques en 1911, photo [M.-T. Jouve], 2Fi9. Album photographique de l'architecte en chef des monument historiques de Vaucluse [Henri Nodet, père], acquisition Archives municipales, 1991.

Petit musée Jouve où sont réunies les pièces associées à l'histoire du lieu : amphores et fragments de décor antiques recueillis sur place ; statues en bois doré – Saint-Michel à gauche faisant face à un chevalier romain tenant un globe ; souvenirs de César de Bus. Un grand tableau sans cadre décore l'abside au-dessus de l'autel. Les murs de la chapelle étaient ornés de décors polychromes comme en témoignent de nombreuses traces, visibles au fond du bâtiment. En 1949, sous la direction d'André Dumoulin, conservateur des Musées, une muséographie différente sera aménagée dans les salles de l'ermitage, libérant le bel espace de la chapelle romane.

Chapelle Notre-Dame-des-Vignères

Située dans la plaine agricole du nord de Cavaillon, la chapelle Notre-Dame-des-Vignères veille sur un territoire à l'histoire ancienne mais longtemps discrète. Son clocher modeste et ses murs épais n'attirent peut-être pas l'attention au premier regard. Et pourtant, derrière cette façade de pierre, se déploie près d'un millénaire de continuités, d'adaptations et d'attachement populaire.



Chapelle Notre-Dame-des-Vignères, plan chronologique de l'intérieur et des façades, Service d'archéologie du département de Vaucluse, *Chapelle Notre-Dame-des-Vignères : sondages d'évaluation, étude partielle des élévations*, Vol. 2, 2009, 4Bib91 : différentes phases de construction et remaniements du XIe au XIXe siècle.

Une chapelle romane au style préservé

La chapelle est construite à la toute fin du XIe siècle, sans doute sur des structures plus anciennes. Son architecture, d'une belle sobriété romane, témoigne d'un savoir-faire rigoureux. Elle comprend alors une nef unique, charpentée, terminée par une abside semi-circulaire. Elle se distingue par la qualité de son décor sculpté : colonnes engagées, chapiteaux ornés de feuillages stylisés ou de motifs géométriques, jeux d'arcatures aveugles.

Au XIIe siècle, la chapelle est profondément transformée : la charpente cède la place à une voûte en berceau brisé, soutenue par d'imposants contreforts au nord. On lui ajoute un porche d'entrée au sud, orné d'un chrisme (monogramme du Christ), d'un motif évoquant une hache et d'un cadran solaire.

Au fil des siècles, de nombreuses interventions viennent complexifier le plan initial. Au XIXe siècle, on construit un presbytère, un petit cimetière, et l'on transforme l'édifice pour accueillir davantage de fidèles : nouvelles chapelles, façade occidentale remaniée, entrée déplacée, voûtes ajoutées au nord en briques rouges. Autant d'adaptations qui reflètent l'évolution des usages et des attentes de la communauté qui l'entoure.



Chapelle Notre-Dame-des-Vignères, vers 1950, carte postale, 2Fi895.

Une chapelle chrétienne… mais pas seulement

Le site semble occupé de manière ancienne, peut-être dès l'Antiquité. Une stèle dédiée à Mercure, réemployée dans l'autel, en témoigne. Des fouilles ont révélé des vestiges médiévaux, des sépultures et des structures datant du haut Moyen Âge. Ces indices laissent supposer une vocation funéraire très ancienne du lieu, sans que l'on puisse affirmer l'existence d'un habitat permanent autour du site avant l'époque moderne.

C'est en 1216, dans le testament de Giraud Amic, puissant seigneur local, qu'apparaît pour la première fois une mention explicite de la chapelle, qualifiée d'*ecclesia de Leveneriis* (ancien toponyme des Vignères). Ce document constitue la

première trace écrite connue de l'édifice. En 1320, elle est rattachée à la chartreuse de Bonpas par le pape Jean XXII, puis passe aux mains des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Durant la seconde moitié du XIXe siècle, la chapelle sert d'école pour les enfants du hameau. Ce n'est qu'en 1884 que le marquis de Forbin d'Oppède, alors propriétaire de l'édifice, fait valoir ses droits. Il rappelle que la chapelle, bâtie sur ses terres, avait été mise à disposition de la commune « par pure tolérance et pour être utile à la population », et ce, pendant vingt-cinq ans. À présent que la commune fait bâtir une école neuve, il souhaite en reprendre la jouissance, afin de restaurer le lieu et de le rendre à sa vocation religieuse. L'enquête diligentée confirme la légitimité de sa propriété, et le conseil municipal remercie officiellement le marquis pour avoir permis cette occupation gratuite si longtemps.



Une communauté qui fait vivre son église

C'est au XVIIIe siècle que le hameau des Vignères commence à prendre forme autour de la chapelle. Le développement agricole, avec la culture du mûrier et de la garance, puis celle de la vigne à partir du XIXe siècle (raisin de table), attire de nouveaux habitants, fermiers et ouvriers agricoles, qui se regroupent progressivement autour du sanctuaire.

Chapelle Notre-Dame-des-Vignères, vue aérienne du hameau des Vignères, en bas, la chapelle, vers 1950, 2Fi897.

Dans la première moitié du XIXe siècle, faute de prêtre assigné, les habitants s'organisent. Un système original est mis en place : des quêtes régulières permettent, une fois la somme de 900 francs atteinte, de solliciter un vicaire de Cavaillon pour célébrer la messe, les dimanches et jours fériés. Cette initiative populaire témoigne d'un attachement profond à ce lieu de culte, devenu cœur spirituel d'un hameau encore sans statut.

Au milieu de ce siècle, la chapelle devient enfin une succursale de la paroisse de Cavaillon. Mais en 1860, l'édification d'une nouvelle église à proximité met fin à sa vocation cultuelle. La chapelle, délaissée, ne sera plus jamais vouée au culte et servira d'école puis de remise.

Il faut attendre les années 1980 pour que la chapelle reprenne vie. Classée Monument historique en 1982, elle reste toutefois en péril. Le toit menace ruine, les façades se fissurent et partout la végétation reprend ses droits. En 1991, Mme de Lamothe-Olivier, alors propriétaire, la cède à la commune pour la moitié de son prix estimé.

Un important chantier de restauration extérieure est mené en 2004 avec le soutien des Amis de la Chapelle des Vignères. Toiture reprise, façades stabilisées, clocheton consolidé et équipé de deux nouvelles cloches : la chapelle retrouve son allure, sans pour autant reprendre du service.





Comparaison avant-après du chantier de restauration de la chapelle, *Chapelle Notre-Dame-des-Vignères, photos de chantier*, don de Jean-François BOUTEN (1954-2011), président des *Amis de la chapelle des Vignères*, février 2001-juillet 2004, 2S79 (1NUM1).

Un projet de restauration intérieure, précédé d'une étude du Service d'archéologie du département en 2009, a témoigné de l'intérêt patrimonial de ce monument modeste, mais jalon essentiel dans la construction du paysage cavaillonnais.

Une chapelle comme trait d'union

La chapelle Notre-Dame-des-Vignères n'est pas seulement un témoin architectural du premier art roman provençal. Elle est un lieu de mémoire communautaire, une balise discrète qui a accompagné l'essor d'un hameau forgé par les pratiques agricoles, la piété populaire et la volonté de ses habitants.

Même privée d'usage religieux, elle demeure un symbole local. Sa présence silencieuse rappelle que Cavaillon ne s'est pas construit seulement autour de son centre ancien, mais aussi dans ses marges rurales, par l'action patiente de ses communautés paysannes.





Comparaison avant-après du chantier de restauration de la chapelle, *Chapelle Notre-Dame-des-Vignères, photos de chantier*, don de Jean-François BOUTEN (1954-2011), président des *Amis de la chapelle des Vignères*, février 2001-juillet 2004, 2S79 (1NUM1).

La cathédrale

un millénaire d'histoire



Façade sud, photographie Archives, 2023 : Au-dessus des contreforts ornés d'arc géminés, sous l'avant-toit, court une frise sculptée d'un élégant rinceau à volutes imité de l'antique (XII[e] siècle).

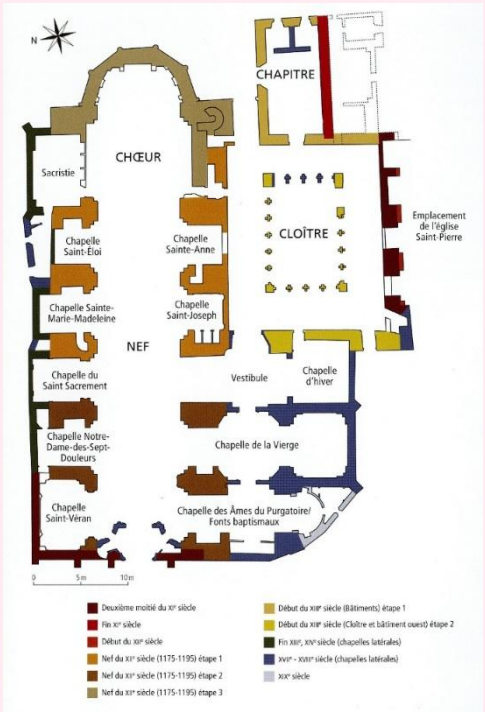
Une construction de plusieurs siècles

Si la liste des évêques de Cavaillon débute en 396 et que saint Véran (nommé évêque vers 568 et mort après 589) est cité par la tradition comme fondateur de la première cathédrale, il ne reste aucune trace visible de cette église des premiers temps.

C'est au XI[e] siècle que l'on élève la façade occidentale d'un édifice qui présente une petite nef centrale et des collatéraux couverts d'une charpente. Le tracé de sa toiture comme celui d'une fenêtre romane sont encore visibles sur la façade. Cette église est alors placée sous le titre de la Vierge. À la même époque est construite au sud une seconde église primitive, Saint-Pierre, dont il subsiste trois arcades sur la place Cabassole.

Un siècle plus tard, entre la fin du XII[e] et le milieu du XIII[e] siècle, on agrandit l'édifice : sont construits une nef à 5 travées, le chœur dont la coupole soutient un clocher octogonal, et le cloître. Consacrée par le pape Innocent IV en 1251, la cathédrale est désignée sous le double vocable de Notre-Dame et Saint-Véran, sans doute après le transfert de reliques du saint.

Le XVII[e] siècle est celui d'une renaissance. Après le sac de l'édifice (1562) durant les Guerres de religion, puis l'effondrement de la voûte de l'abside (1642), les évêques successifs orchestrent un vaste chantier de modifications et décorations intérieures. Les plus grands artistes – peintres, maçons, sculpteurs, doreurs – vont créer en quelques décennies le fabuleux décor baroque qui fait aujourd'hui encore son unité et sa splendeur.



Plan chronologique de la cathédrale de Cavaillon (XI[e]-XIX[e] siècles), d'après E. Sauze, R. Guild, F. Fray, F. Guyonnet, N. Pegand, in *Cathédrales de Provence*, Ed. La Nuée Bleue, 2015, p. 274.



Inscription « *placée sur la grande porte* » en 1794, façade occidentale, photo Patrimoine & Musées, 2021. Redécouverte à l'occasion de la restauration, cette déclaration surmonte le portail de la cathédrale : « Le peuple français reconnait l'Être suprême et l'immortalité de l'âme, Décret du 18 floréal an 2 de la Rép[ublique] une et indivi[sible] » (7 mai 1794).

Heurs et malheurs d'une église paroissiale (XIX^{e}-XX^{e} siècle)

La Révolution française lui octroie l'éphémère statut de Temple de l'Être suprême : « Le bâtiment servant cy-devant de paroisse sera désormais un temple consacré à l'être suprême. L'inscription placée sur la grande porte le sera également sur celle visant la place. Tous les signes extérieurs et intérieurs du culte catholique en seront enlevés et les meubles placés dans un magasin. »

L'évêché supprimé, le Consulat rattache l'ancien diocèse de Cavaillon à l'archevêché d'Avignon en 1801. L'ancienne cathédrale devient l'église paroissiale de Cavaillon. Le bâtiment est classé au titre des monuments historiques en 1840, tandis que le cloître le sera en 1862. Mais les moyens manquent pour l'entretien du vénérable édifice que les modifications faites au fil des siècles ont fragilisé : dans les années 1850, son état est très préoccupant et c'est à la nomination du curé-doyen Terris (1858) que des travaux de restauration sont ordonnés. Ils sont dirigés par l'architecte départemental Joffroy pour la consolidation du bâtiment, et par Terris lui-même pour la décoration intérieure dans la décennie suivante.

Le XX^{e} siècle est émaillé d'opérations ponctuelles qui ne suffisent pas à répondre au besoin général et structurel de rénovation de l'édifice.



L'édifice vu depuis le sud-ouest, carte postale, v. 1912, 2Fi991. À droite, on distingue le haut des arcades de l'ancienne église Saint-Pierre et la clôture de la nouvelle école maternelle.

La splendeur révélée (2020-2024)

C'est en 2020, que la municipalité lance un chantier monumental de restauration, avec le soutien de l'État (DRAC et Plan de relance), de la Région Sud et du département de Vaucluse. La première partie de ces travaux colossaux porte sur le chevet, le chœur et la façade occidentale, parties les plus fragiles. Le clocher se voit enrichi de nouvelles cloches fondues spectaculairement devant un public subjugué. La seconde phase, à partir de 2023, s'attache à la restauration des intérieurs – notamment celle de la décoration peinte de l'Abbé Terris – et du mobilier. La dépose du grand retable en bois doré des Grangier en marque un temps fort. Ces travaux concomitants lui ont donné une superbe qu'elle n'avait sans doute jamais connu auparavant, extérieur et intérieur se parant simultanément d'un même éclat. Un important dispositif de communication et de médiation (visites des chantiers, exposition, réseaux sociaux et film documentaire) a permis aux Cavaillonnais de suivre les travaux pas à pas durant quatre années et de s'approprier ainsi cette gigantesque œuvre de restauration de leur patrimoine.



Lieu de culte et lieu d'art et d'histoire, l'ancienne cathédrale de Cavaillon accède pleinement, par la grâce de cette restauration, au statut de monument patrimonial d'exception, forçant la fierté du Cavaillonnais comme l'émerveillement du visiteur.

Restauration du bâtiment, montage des échafaudages extérieurs, photo D. Gemignani / Patrimoine et Musées de Cavaillon, 20 juin 2020.



Fonte des nouvelles cloches, hippodrome de Cavaillon, 18 juin 2021 : la cloche offerte par la Ville.

PAROISSE DE CAVAILLON.
A[NNO] D[OMINI] MMXXI.
OFFERTE PAR LA
VILLE DE CAVAILLON
À L'OCCASION DE
LA RESTAURATION DE L'ÉDIFICE.



Détail des parties restaurées, 2023-2025, photographies (de haut en bas et de gauche à droite) : Archives (3, 4, 7, 8) ; Patrimoine et Musées (1, 2, 5, 6).

La Synagogue
le cœur de la carrière



Intérieur de la synagogue avec vue sur la tribune et la table avec niche ornée (pour la Torah), s.d., photo Agence Terre neuve, C. Ghile / Patrimoine & Musées de Cavaillon. Cette photographie témoigne de la richesse du décor intérieur (lustres, ferronneries, moulures, etc.) typique des salons comtadins.

Si l'implantation des Juifs dans la région remonte au I^er^ siècle de notre ère, c'est avec l'installation des papes au XIII^e^ siècle que le Comtat devient terre d'accueil pour les communautés expulsées du Languedoc et de Provence. Contrainte de vivre à partir de 1453 dans un quartier délimité, et plus précisément dans une rue (*carriero* en provençal), la population juive de Cavaillon a évolué autour d'un centre religieux, intellectuel et politique : la synagogue.

La reconstruction d'un bâtiment au décor surprenant

De la première synagogue, nous savons peu de choses, hormis qu'elle a été créée au tournant du XVI^e^ siècle et qu'elle s'élevait sur le même emplacement que celle que nous connaissons, un escalier en vis dans une tour ronde permettant d'y accéder.

De sa reconstruction entre 1772 et 1774, nous savons bien davantage. La synagogue menaçant ruine en 1769, la communauté juive, après emprunt, entreprend de très grands travaux pour la reconstruire. L'architecte choisi est Lambertin, d'Avignon, et les artisans retenus sont de Cavaillon ou de l'Isle : Antoine et Pierre Armelin (père et fils), maîtres maçons et entrepreneurs de bâtiment qui montent les murs en pierre des Taillades et d'Oppède ; François Isoard, maitre serrurier, qui exécute le balcon en fer de la façade, les rampes et le balcon de la tribune (sur le modèle, précisent les bailons de la communauté, du grand escalier de l'hôtel de ville) ; Jean Joseph Charmot, sculpteur de l'Isle, s'occupe des sculptures en bois et en pierre, mais aussi, Joseph Caroly, vitrier, et Antoine Gavary, plâtrier. Le montant de ses dépenses s'élève à 8 000 livres.



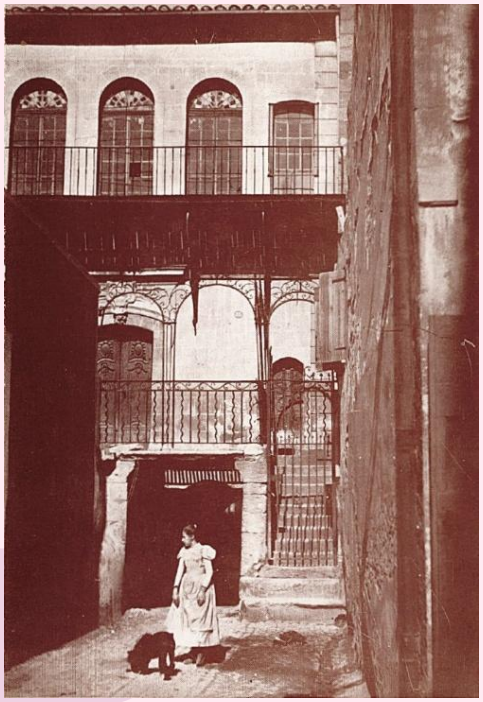
Ci-dessus : **Détail des boiseries sculptées à la tribune de l'officiant, 2012, photo Service Patrimoine et Musées**.



À droite : **Détail d'un chapiteau de colonne orné de feuilles d'acanthes dorées supportant la tribune, 2024, photo Service Patrimoine et Musées**.

A contrario de l'apparence extérieure plus sobre, l'intérieur s'apparente à « un précieux coffret délicatement ciselé à la manière d'un bijou » (H. Chobaut, archiviste de Vaucluse, 1970). Passé la porte d'entrée, surmontée d'un cartouche où est inscrit en hébreu « Ceci est la porte du Seigneur, seuls les justes la franchiront », on découvre un décor emprunté à la fois au modèle architectural spécifique du Comtat-Venaissin et au style Louis XV. Aux murs de couleur – bleu, rose, avec alternance de jaune et de gris – s'associent boiseries jusqu'à mi-hauteur (que l'on retrouve dans les salons comtadins), moulures et décors figurés. Qu'il s'agisse de coquilles, de fleurs ou encore d'instruments de musique, tous rivalisent de finesse et de fantaisie, d'autant plus lorsqu'ils sont rehaussés de dorure.

Cet intérieur si riche fut recouvert au siècle suivant (1853) par un sobre badigeon gris sur les murs et les ferronneries. Grâce aux travaux de restauration de 1985-1987, les couleurs et dorures originelles ont pu être mises à jour. La salle de culte que l'on connaît aujourd'hui est celle de 1774.

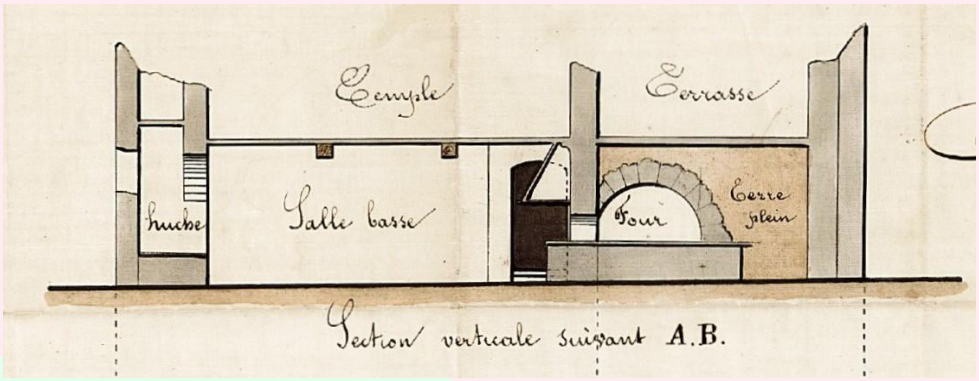


Vue de la rue Hébraïque et de la synagogue à la fin du XIX^e^ siècle, carte postale, Imprimerie Mistral, 8S17. On notera que l'escalier était alors à droite du bâtiment, empiétant sur la rue.

La boulangerie

Située au rez-de-chaussée du bâtiment, on y accède en descendant quelques marches. Ici, point de décor baroque, mais une salle dépouillée, ayant une double fonction : celle de pétrir et cuire le pain azyme pour la Pâque et celle, pour les femmes, de pouvoir écouter l'office. En effet, ces dernières étant séparées des hommes lors des prières, elles entendaient le rabbin à travers le plancher grâce à une découpe dans celui-ci au niveau du tabernacle (cachée par une grille en fer forgé).

Les délibérations du conseil municipal de 1950 nous apprennent que la boulangerie est occupée illégalement par l'exploitant d'un atelier de balancier, utilisant une forge ! Il faudra plus de deux ans pour que le bien soit libéré.



Ci-dessus : « **Plan de la partie inférieure du temple israélite de Cavaillon », 12 décembre 1875, 1Fi79.**

Ci-contre : **Intérieur de la boulangerie avec le four et sa table en marbre, 2000, photo Service Patrimoine et Musées**.



Du lieu de prière au lieu patrimonial

La Révolution française est synonyme de réunion du Comtat-Venaissin à la France, mais aussi d'accès des Juifs comtadins à la citoyenneté française. Enfin libres de se déplacer, ils quittent massivement la *carrière* de Cavaillon : à la veille de la Révolution, la juiverie compte 200 personnes (1787) mais deux fois moins en 1796. Entre 1808 et 1893, les habitants passeront de 58 à 20. M.-T. Jouve photographie les deux derniers vénérables représentants de la communauté cavaillonnaise, le couple Astruc, en 1913.

Les lieux de culte – chrétiens comme juifs – ont fermé pendant la période révolutionnaire. Après une timide reprise de l'exercice régulier en 1795, les décrets napoléoniens de 1808 infligent le coup de grâce à la synagogue : le culte sera désormais célébré uniquement à Carpentras et Avignon. L'édifice est donc désaffecté.

Au cours du XIXe siècle, Michel puis Augustin Jouve (grand-père et père de Michel, Auguste et Marie-Thérèse) acquièrent plusieurs maisons dans la *carrière*, dont celle de l'ancien rabbin Bédarrides. Plus tard, la fratrie Jouve s'implique dans la sauvegarde de l'édifice et de ses objets. Marie-Thérèse aura ainsi à cœur de surveiller les travaux de la rue en 1901, alors que l'escalier est déplacé vers son emplacement actuel. Les Jouve seront par la suite les interlocuteurs privilégiés du « Comité de Sauvegarde des Synagogues Comtadines » créé en 1928.

Dans le cadre d'opérations d'urbanisme, les municipalités du XIXe siècle (1853 et 1876), interviennent pour assainir et désengorger l'ancienne carrière, en démolissant des maisons accolées à la synagogue et qui menacent ruine. Au XXe siècle, c'est la synagogue elle-même, classée en 1924 au titre des monuments historiques, qui bénéficie d'attention. Dès après-guerre, le conseil municipal vote la prise en charge des frais d'entretien et de gardiennage de l'édifice, suivant les préconisations d'André Dumoulin, futur *conservateur des musées et monuments de Cavaillon*, qui souligne que ce bâtiment est « *considéré comme l'un des plus beaux et plus anciens de France. […] Aussi est-il désirable que rien ne soit négligé pour le mettre en valeur et conserver ce patrimoine* » (26 septembre 1947).

Héritière et ultime témoin d'une histoire si singulière, celle des « Juifs du pape », la synagogue de Cavaillon attire aujourd'hui un public international qu'elle ne cesse d'émerveiller.

Le fauteuil du prophète Élie.

Ce fauteuil d'apparat « en modèle réduit » symbolise la présence du prophète Élie dans la synagogue. Protecteur des garçons lors de la cérémonie de circoncision, l'enfant lui est présenté par ce biais.

Installé en hauteur, et plus précisément au-dessus des lambris, il repose sur une console d'angle en plâtre représentant des nuages.

Offert en 1774 par Jessuda, fils du Rabbi Pinchas, il est classé monument historique au titre objet, depuis le 15 novembre 2000. Ce siège a bénéficié de plusieurs restaurations :



- ✓ 1985-1987 : les peintures qui recouvrent le bois sont ôtées, laissant apparaître les teintes d'origines.
- ✓ 1995 : le coussin d'assise est nettoyé. Le damas de laine qui recouvre l'assise depuis le XIXe siècle est conservé pour protéger la soierie rouge originelle.
- ✓ 2022-2023 : restauration complète du fauteuil d'Élie (bois et textile).



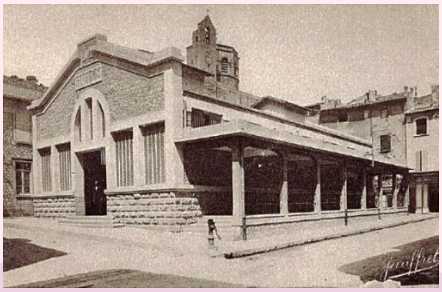
Ci-dessus : Fauteuil d'Élie après les deux premières restaurations, 2017, photo Corinne Brisbois.

Fauteuil d'Élie après restauration complète, 2024, photo Service Patrimoine et Musées de Cavaillon.

PRODUIRE & ÉCHANGER







De haut en bas et de gauche à droite : **1 : Ex-Grand Hôtel Moderne, 2025, photo Archives ; 2 : Pont suspendu sur la Durance, 1932, carte postale, 2Fi437 ; 3 : Immeuble du Bitter Africain, 2020, photo Archives ; 4 : La Canaù, photo Olivier Trichet (TODD Communication), 2024 ; 5 : Les Halles, vers 1930, carte postale, 2Fi375.**

Un patrimoine peu protégé

Le patrimoine bâti lié aux activités économiques est d'une grande diversité. Il peut en effet se rattacher à l'agriculture, à la production artisanale et industrielle, au commerce, aux moyens de communication, aux loisirs. Il n'est paradoxalement que rarement parvenu jusqu'à nous. Pourquoi ? Sans doute à cause de son caractère souvent modeste, qui l'a maintenu hors des projecteurs réservés aux « grands monuments ». Jusqu'aux années 1980 en effet, on ne se préoccupait guère de ce qu'on appelle aujourd'hui le « petit patrimoine », quand par ailleurs la notion de « patrimoine industriel » n'était pas encore née.

Prenons justement l'exemple du patrimoine industriel de la commune. Les moulins médiévaux (Saint-Julien, de Pane, du Paradou) ont vu leurs bâtiments se transformer au fur et à mesure de l'évolution de leurs activités : moulin à blé, usine électrique, fabrique de glace, entrepôt, puis salle de spectacles pour l'un, abattoir, lavoir, puis école de musique pour l'autre. L'histoire industrielle et ouvrière du XIX^{e} siècle était, quant à elle, représentée par quelques usines et fabriques à l'architecture caractéristique. L'usine Guende, filature de cocons (act. parking Saint-Julien), employa jusqu'à 200 ouvrières en soie au XIX^{e} siècle. Au tournant du siècle suivant, la fabrique Duckers et l'usine Chenel, qui conditionnaient les chardons cardères, furent des sources d'emploi pour nombre de foyers modestes. Plus près de nous, l'usine Vinatié, ferblanterie de la route des Courses, fut démolie dans les années 1990 pour laisser place à des logements.

Les bâtiments commerciaux, à l'exception de banques et d'édifices construits par des notables fortunés, ne s'embarrassaient ni de « style » ni d'esthétique. Ainsi, les très typiques maisons d'expédition respectaient toutes le même plan (hangar de conditionnement au rez-de-chaussée, logement à l'étage) dont la fonctionnalité séduisait : il s'agissait moins d'être vu que d'être efficace.

Des exceptions sauvegardées… ou pas

Les édifices que nous proposons relèvent pour la plupart de la catégorie de l'exception :

La **Canaù**, génial aqueduc du XVI^{e} siècle portant les eaux du canal Saint-Julien au-delà du Coulon, fut classé au titre des monuments historiques en 2011, grâce à l'attention et à la ténacité de l'association de sauvegarde du patrimoine cavaillonnais : *Kabellion*. L'ouvrage avait failli disparaître plus d'une fois : fragilisé par des crues violentes, certains

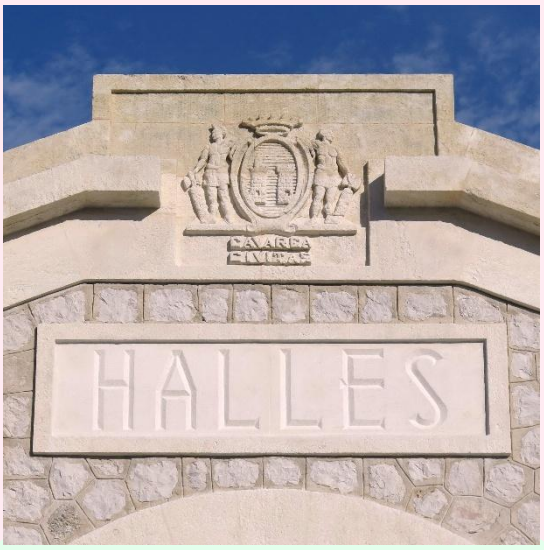
avaient pensé le déplacer, pierre à pierre, au beau milieu d'un… rond-point ! Mais l'idée du classement de l'ouvrage, considéré comme « *unicum* » par les spécialistes de l'Inventaire, fit heureusement son chemin. Aujourd'hui, après la restauration de ce désormais « joyau du patrimoine », la Canaù est prête à affronter quelques nouveaux siècles.

Le **Grand Hôtel Moderne**, actuellement siège d'une agence bancaire, est un bâtiment remarquable à plus d'un titre : sa situation stratégique, puisqu'il ouvrait sur la place principale de la cité, au carrefour des grands itinéraires et non loin de la gare de chemin de fer. Son style : l'architecte est une sommité de la *Société des architectes marseillais*. Il reproduit à Cavaillon (en plus modeste) un immeuble déjà construit dans la cité phocéenne. Le bel édifice cavaillonnais de style néoclassique, avec sa tour d'angle et son dôme majestueux, contribue à donner une classe certaine à la place Gambetta.

L'immeuble du ***Bitter Africain*** est un exemple d'entrepôt commercial assez particulier. Son gigantisme et ses fenêtres orientalisantes attirent d'emblée l'attention. C'est à la fois cette architecture et l'histoire de son propriétaire – Émile Bertrand, « self made man », industriel liquoriste en Algérie, resté fidèle à Cavaillon – qui font l'intérêt de cet immeuble chargé d'une histoire complexe : celle des débuts de la colonisation de l'Algérie et des fortunes qui ont pu s'y construire.

Les **Halles**, réinscrites à l'heure actuelle dans un nouveau projet urbain, témoignent de l'ancienne fonction commerciale de la place aux Herbes et illustrent le glissement d'une affectation à une autre pour un même bâtiment. Construites comme halles couvertes, elles furent ensuite absorbées par l'école maternelle, avant de voir leur histoire à nouveau relancée aujourd'hui.

Le **pont de 1932**, colosse s'élançant à l'assaut du ciel et traversant d'une seule enjambée la capricieuse Durance, faisait la fierté des Cavaillonnais et l'admiration des autres. Mais sa vie fut brève, victime de guerre tombée au matin du 24 août 1944, dynamité par l'ennemi en retraite. Pourtant, malgré sa disparition, le pont suspendu de 1932 reste un souvenir vif et une image encore présente dans la mémoire collective, transmise jusqu'aux générations d'aujourd'hui. Bien que détruit, cet ouvrage d'art exceptionnel a conservé sa place au panthéon du patrimoine cavaillonnais.



Fronton des Halles restaurées, décembre 2025, photo Archives.



XVIe s.



1880

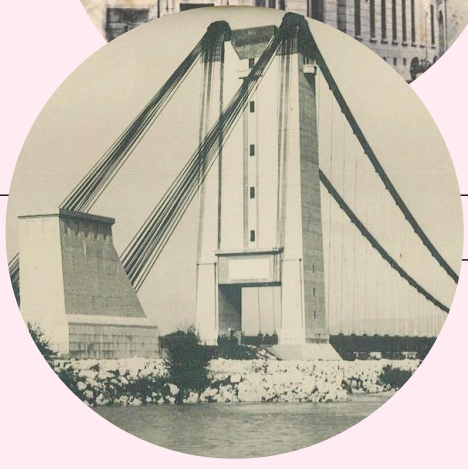
Début XXe s.





1930

1932



La Canaù
source de richesse et d'ingéniosité



La Canaù, anonyme (tableau longtemps attribué à Léon Colombier), s. d., Patrimoine & Musées de Cavaillon.

Aux origines du canal Saint-Julien

À Cavaillon, l'histoire de l'eau est indissociable de celle de la cité. Dès le XII[e] siècle, l'évêque obtient du comte de Toulouse la concession du droit de dériver les eaux de la Durance. C'est alors qu'il fait creuser le canal Saint-Julien. Construit pour alimenter un moulin à blé, il ne fait alors que quelques kilomètres. Mais très vite, son utilité dépasse la simple mouture des grains. En 1235, un acte de pariage accorde aux habitants le droit d'irriguer leurs terres grâce à ce canal, à condition de participer à son entretien.

Ce système d'irrigation gravitaire pionnier est considéré comme le plus ancien canal de l'Occident médiéval. Bien avant la mise en valeur des grands réseaux provençaux, les Cavaillonnais expérimentent déjà la maîtrise de l'eau. Cette conquête marque profondément le paysage et l'économie locale : au fil des siècles, le terroir devient fertile, les cultures se diversifient, et le « jardin cavaillonnais » prend forme, réputé plus tard pour ses primeurs et, bien sûr, pour ses melons.

La Canaù, un pont-aqueduc d'exception

Pour augmenter la surface irriguée, la communauté doit aller chercher l'eau plus en amont, du côté de Mérindol en Provence, territoire du Royaume de France. C'est Maynier d'Oppède, puissant propriétaire, familier de la Cour et proche de François I[er], qui se charge d'obtenir la concession royale en 1537. Il reçoit en remerciement de la communauté, le droit d'utiliser le « fuyant » du moulin Saint-

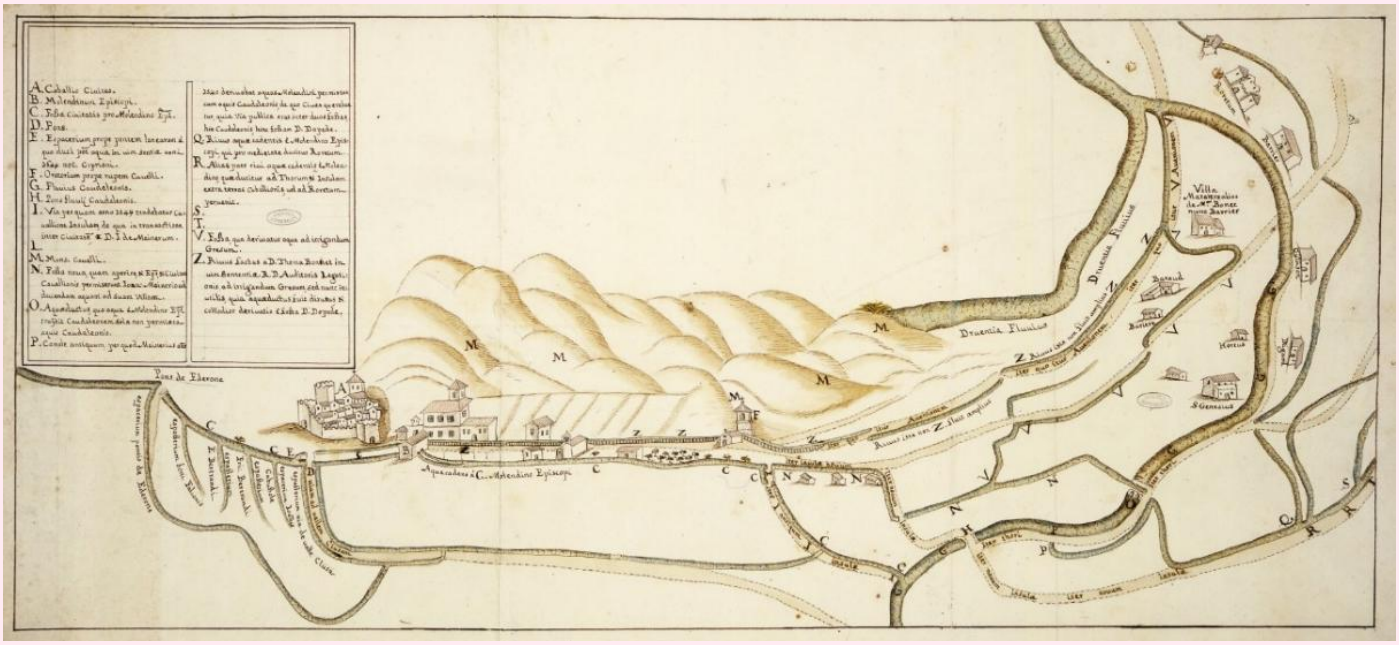




La Canaù, par Olivier Trichet, TODD Développement Digital, 2024. Le secret de la pérennité de l'ouvrage tient à une idée à la fois simple et ingénieuse : une canalisation en bois, suspendue sous la voûte par des crochets métalliques – bien visibles sur ce cliché – pouvait être emportée par les crues et remplacée sans jamais fragiliser la structure en pierre. Aussi, grâce à ses deux arches qui se rejoignent en leur sommet, la Canaù a su défier le temps et les crues.

Julien (son canal de décharge), très précieux pour l'irrigation de ses terres du Rouret au-delà du Coulon. C'est sans doute vers 1550 qu'il fait édifier l'aqueduc de la Canaù, qui sera reconstruit vers 1595. Son architecte reste aujourd'hui inconnu.

En 1595, la famille d'Oppède, (devenue Forbin d'Oppède), devient définitivement propriétaire du fuyant. Elle met alors en place un vaste réseau d'irrigation privée de part et d'autre du Coulon. Pendant près de deux siècles, les Cavaillonnais devront s'acquitter de redevances pour accéder à l'eau, soumis au contrôle et aux profits – certains diront rançonnage – de cette puissante famille.



Plan général des arrosages au quartier du Grès et au-delà du Coulon, milieu XVII^e s., Paris, Archives nationales. Ce plan magnifique illustre la puissance de la famille d'Oppède devenue, dans la seconde moitié du XVII^e siècle, un acteur à part entière de la politique de l'eau à Cavaillon. Il présente en effet tous les canaux issus du fuyant du moulin de l'évêque, fuyant dont les d'Oppède ont acquis le total contrôle en un demi-siècle.

A	Cavaillon
B	Moulin Saint-Julien
C	Canal Saint-Julien
G	Coulon
M	Mont Caveau (Saint-Jacques)
N	Nouveau fuyant du moulin de l'évêque (l'ancien est en C et se jette dans le Coulon)
O	Canaù
P	Ancien canal d'Oppède
Q	Conduite vers le moulin du Rouret
R	Autre vers le Thor et l'Isle
V	Canal du Grès
Z	Ancien canal du Grès, désaffecté

Au-delà de ces enjeux de propriété et d'usage, l'aqueduc de la Canaù impressionne aussi par ses qualités techniques. L'édifice, long de 22 mètres et haut de 5,5 mètres au-dessus du niveau du Coulon, repose sur deux arches jointes à leur sommet. Cette forme particulière confère à l'édifice une remarquable résistance aux crues. La canalisation en bois, suspendue sous la voûte par des crochets métalliques, pouvait être emportée et remplacée sans endommager les arches. À la fois simple, économique et ingénieux, ce système garantit la pérennité de l'ouvrage pendant plus de quatre siècles.

La Canaù est plus qu'un outil technique : elle relie deux parties du territoire, irrigue de nouveaux domaines agricoles et favorise l'essor de quatre moulins supplémentaires. En 2011, elle est classée monument historique et saluée pour son originalité « probablement unique au monde ». En 2024, une campagne de restauration menée par le syndicat du canal Saint-Julien, propriétaire de l'ouvrage, et financée en partie par la Mission Bern et le Loto du patrimoine, redonne tout son éclat à cet ouvrage longtemps méconnu.

Quand Cavaillon croise Léonard de Vinci

Un détail intrigue les historiens et nourrit l'imaginaire local : la Canaù ressemble étrangement à un projet de pont dessiné par Léonard de Vinci en 1502. À la demande du sultan Bayezid II, l'ingénieur imagine un ouvrage audacieux pour relier Istanbul à Galata, sur le Bosphore. Sa conception, fondée sur une arche élancée et autoportante, rappelle le principe adopté à Cavaillon quelques décennies plus tard.

Le projet de Léonard, jugé trop audacieux, ne verra jamais le jour. Mais son dessin est conservé, et la ressemblance avec la Canaù est frappante. Certes, Vinci meurt en 1519, bien avant la concession de 1537. Pourtant, il n'est pas exclu que ses recherches aient inspiré l'ingénieur anonyme qui réalisa l'ouvrage cavaillonnais. Un lien direct reste hypothétique, mais l'idée qu'un souffle de la Renaissance italienne traverse ainsi la Provence confère à la Canaù un supplément de fascination.

Le moulin Saint-Julien, témoin des mutations de la ville

Étroitement lié au canal, le moulin Saint-Julien incarne la longue histoire des usages de l'eau à Cavaillon.

Le moulin de l'évêque (XII^{e}–XVI^{e} s.) : Construit pour moudre le blé, il reste longtemps sous le contrôle ecclésiastique.

Conflits avec les d'Oppède (XVII^{e}–XVIII^{e} s.) : Le marquis d'Oppède acquiert les droits d'eau et le moulin, de l'évêque de Sade en 1670. Il tente d'imposer son autorité sur le canal et les moulins. À tel point qu'il pourrait, en théorie, « assoiffer » le terroir cavaillonnais. Après un long procès, la ville rachète en 1726 le moulin et les droits de dérivation de la Durance, s'endettant lourdement mais gagnant une indépendance précieuse.

Le moulin des Hospices (XIX^{e} s.) : Après la Révolution, le moulin devient propriété des Hospices Réunis. Loué à des meuniers ou boulangers, il reste un centre économique actif, modernisé au fil du temps (ajout de tournants, blutoir…).

L'électricité (1896–1926) : Le moulin accueille la première usine électrique de Cavaillon, confiée à l'entrepreneur marseillais Zafiropulo. Les dynamos du moulin éclairent la ville et alimentent ses ateliers, jusqu'à la prise en main par la société Sud-Électrique.

Les Glacières Martin (années 1930–1980) : Transformé en usine de glace et de froid industriel, le site accompagne l'essor des techniques de conservation, fournissant la région en pains de glace puis en produits surgelés.

Un lieu culturel (XXI^{e} s.) : Racheté par la municipalité, l'ancien moulin devient une salle polyvalente. Réhabilité, il accueille désormais des manifestations culturelles et festives, prolongeant ainsi sa vocation de lieu de vie au cœur de la cité.

Le Bitter Africain



Vue d'ensemble du bâtiment. À gauche, l'inscription « Bitter Africain » est peinte sur la façade, carte postale, vers 1900, 2Fi628.

Un bâtiment orientalisant

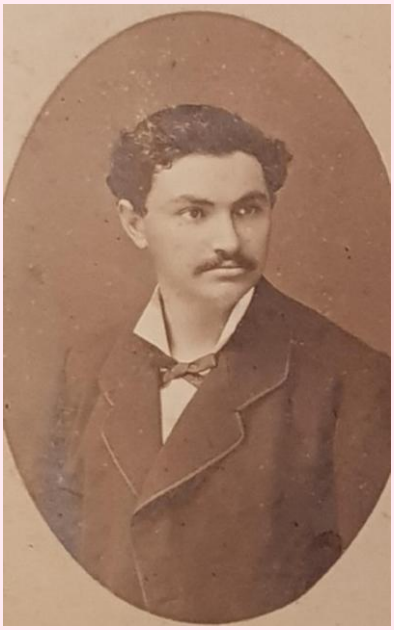
À l'angle des avenues Gabriel-Péri et maréchal-Joffre se dresse un imposant bâtiment qui suscite l'étonnement du fait de ses façades au style oriental. Il s'agit de l'entrepôt du « Bitter Africain », élevé au début de l'année 1880 au Faubourg de la Tour-Neuve. Doté de six portes et de trente-six fenêtres, ce gigantesque édifice donne la mesure du succès de l'entreprise algéroise « Bertrand d'Aumale ». Le style orientalisant des portes et fenêtres en accolades est bien plus qu'un reflet de la mode de ce XIX^{e} siècle – dont d'autres exemples existaient à Cavaillon : les fenêtres à accolades de l'ancienne filature Guende et de l'usine Duckers ou encore le décor de palmiers du Café d'Orient. Il faut ici y voir l'affirmation de l'identité algérienne tant d'Emile Bertrand que de son produit : l'immeuble en lui-même, par sa taille impressionnante et son style stupéfiant (pour les Cavaillonnais de l'époque) vante tout entier les mérites de son apéritif, le Bitter Africain.

L'entrepôt cavaillonnais, créé « pour répondre aux demandes des consommateurs français » est officiellement enregistré en 1886 comme « maison et distillerie », ce qui semble indiquer que rapidement, on y a également fabriqué le fameux apéritif. Parallèlement à sa fonction d'entrepôt, le bâtiment abrite le « Café du Bitter Africain ». En effet, Émile Bertrand acquiert du mobilier de café et l'hebdomadaire « L'écho du Luberon » fait référence à cet établissement au moins jusqu'en 1893.

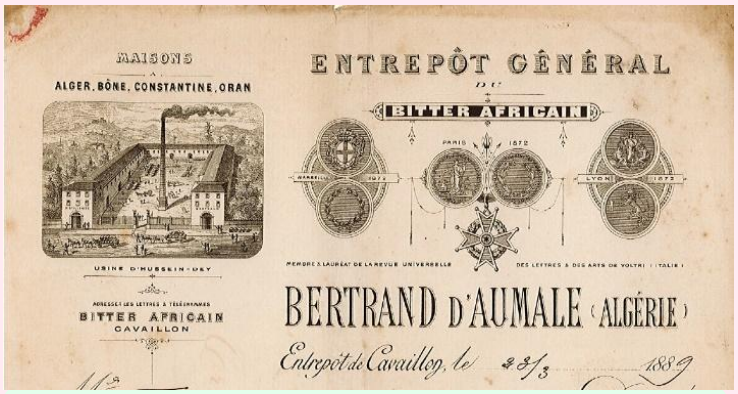
L'aventure de l'entrepôt du « Bitter Africain » s'achève en 1892, date où le bâtiment est acheté par des frères Faure, avant de passer au voiturier Durand, dit Sorbier, vers 1896. Néanmoins, il abrite toujours une distillerie — la maison Granier y produira à partir des années 1920 un célèbre pastis (un temps nommé « Anis Africain ») — ainsi que diverses entreprises au rez-de-chaussée (imprimerie Lanet puis Lechauve, transports Sorbier puis Martel) et de nombreux logements aux étages, occupés par des ouvriers du PLM ou de petits employés.

Émile Élie Bertrand, « l'Algérien »

Il naît à Aumale (Algérie, act. Sour-el-Ghozlane) le 21 juin 1849. Ses parents sont Louis Joseph, originaire du Thor, et Françoise Bajard, née dans le département du Rhône. Son père, devenu liquoriste, crée en 1863 sa première affaire en Algérie. Au décès de la mère, deux ans plus tard, père et fils rentrent en France et s'installent à Cavaillon. Il ne faut pas plus de quinze ans pour qu'Émile, accompagné de sa seconde épouse – Sophie Clodine Gelay – retourne en Algérie.



Portrait d'Émile Élie Bertrand, vers 1880, collection Jean-Louis Hude.



En-tête de facture : l'usine de Hussein-Dey et les prix obtenus, 1889, 2S249.

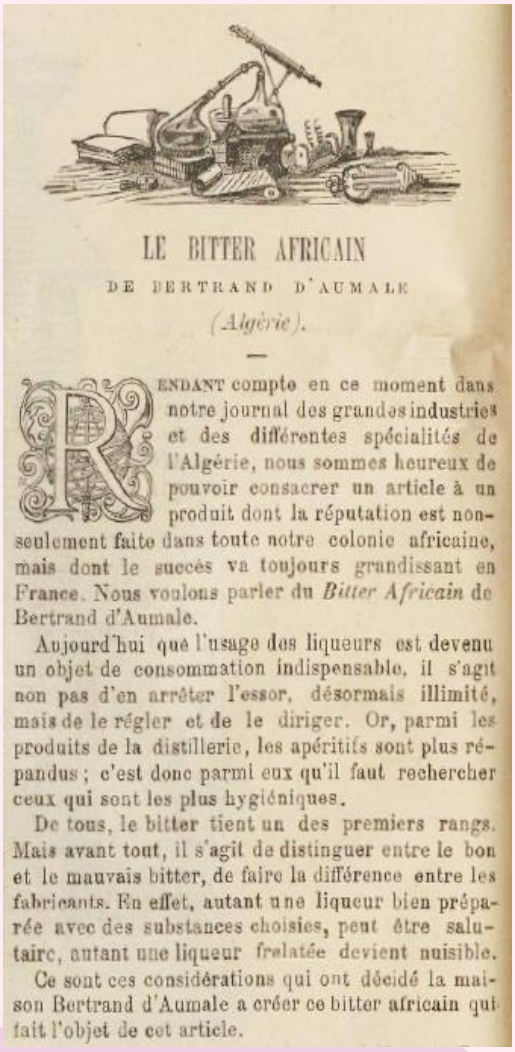
C'est au cœur de la petite cité de Hussein-Dey, dans la banlieue d'Alger, qu'Émile fait construire vers 1883 une usine qui s'étend sur plus de 2000 m² et produit 4500 litres de bitter par 24 heures. Au centre de trois bâtiments en U, une cheminée de plus de 50 mètres de hauteur (« la plus haute de l'Algérie ») dessert trois puissants générateurs. La maison « Bertrand d'Aumale » développe des succursales dans toutes les grandes villes algériennes : Alger, Bône (act. Annaba), Constantine, Oran… Émile est maintenant un notable et devient maire (1888-1891) de Hussein-Dey. Il effectue régulièrement des séjours à Cavaillon – où il épouse Marie Mouret à la suite de son veuvage (petit détail, son beau-frère est Célestin Mouret, artiste-peintre cavaillonnais). De la fin de sa vie et de son retour en Algérie en 1888, silence dans les archives, hormis son installation au centre d'Alger (vers 1900), son décès à l'âge de 64 ans (28 mars 1913) et son inhumation à Hussein-Dey.



Le « Bitter Africain », un apéritif célèbre

À l'image de l'Amer Picon, inventé quelques années plus tôt par Gaëtan Picon durant son séjour en Algérie, le bitter de « Bertrand d'Aumale (Algérie) » – comme Émile a baptisé son affaire – est fabriqué avec les zestes des célèbres oranges de la plaine algérienne de la Mitidja.

Plusieurs fois primé avant l'installation de l'entrepôt cavaillonnais – foires de Paris et Lyon en 1872, foire de Marseille en 1879 – il l'est tout autant la décennie suivante. Lors de l'Exposition universelle de 1889, l'entreprise obtient des médailles d'or et d'argent « pour la supériorité de ses produits *Bitter africain* et *Absinthe algérienne* dont la réputation est universelle » (*Le Petit Marseillais*, 03/11/1889). La revue parisienne Le *Panthéon de l'industrie* vante en 1884 ce produit « dont la réputation est non seulement faite dans toute notre colonie africaine, mais dont le succès va toujours grandissant en France ». Plus surprenante est la référence à cet apéritif dans une chronique : « Histoire d'un bon jeune homme », parue la même année dans *La Dépêche* (de Toulouse) et le *Journal de la ville de Saint-Quentin et de l'Aisne*…



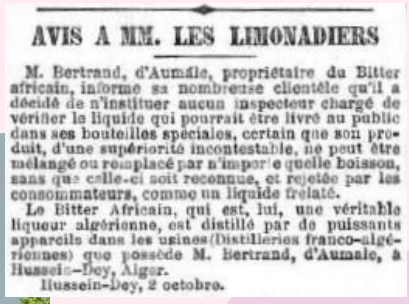
LE BITTER AFRICAIN
DE BERTRAND D'AUMALE
(Algérie).

RENDANT compte en ce moment dans notre journal des grandes industries et des différentes spécialités de l'Algérie, nous sommes heureux de pouvoir consacrer un article à un produit dont la réputation est non-seulement faite dans toute notre colonie africaine, mais dont le succès va toujours grandissant en France. Nous voulons parler du *Bitter Africain* de Bertrand d'Aumale.

Aujourd'hui que l'usage des liqueurs est devenu un objet de consommation indispensable, il s'agit non pas d'en arrêter l'essor, désormais illimité, mais de le régler et de le diriger. Or, parmi les produits de la distillerie, les apéritifs sont plus répandus ; c'est donc parmi eux qu'il faut rechercher ceux qui sont les plus hygiéniques.

De tous, le bitter tient un des premiers rangs. Mais avant tout, il s'agit de distinguer entre le bon et le mauvais bitter, de faire la différence entre les fabricants. En effet, autant une liqueur bien préparée avec des substances choisies, peut être salutaire, autant une liqueur frelatée devient nuisible.

Ce sont ces considérations qui ont décidé la maison Bertrand d'Aumale a créer ce bitter africain qui fait l'objet de cet article.



AVIS A MM. LES LIMONADIERS

M. Bertrand, d'Aumale, propriétaire du Bitter africain, informe sa nombreuse clientèle qu'il a décidé de n'instituer aucun inspecteur chargé de vérifier la liquide qui pourrait être livré au public dans ses bouteilles spéciales, certain que son produit, d'une supériorité incontestable, ne peut être mélangé ou remplacé par n'importe quelle boisson, sans que celle-ci soit reconnue, et rejetée par les consommateurs, comme un liquide frelaté.

Le Bitter Africain, qui est, lui, une véritable liqueur algérienne, est distillé par de puissants appareils dans les usines (Distilleries franco-algériennes) que possède M. Bertrand, d'Aumale, à Hussein-Dey, Alger.

Hussein-Dey, 2 octobre.



En haut à gauche : **Encart publicitaire, *Le Petit Marseillais*, 7 avril 1880.**

Ci-dessus à gauche : **Avis d'Émile Bertrand à ses clients au sujet de la qualité de ses produits et de l'inutilité de les soumettre à la vérification d'un inspecteur, *Le Petit Marseillais*, 6 octobre 1883.**

Ci-dessus à droite : **« Le Bitter Africain de Bertrand d'Aumale », *Le Panthéon de l'Industrie*, janvier 1884, p.110, gallica.bnf.fr**

Ci-contre : **Immeuble du « Bitter Africain », détail de la façade sud, 2020, photos Archives.**

Le Grand Hôtel Moderne



Grand Hôtel Moderne vu de la place Gambetta, photo Louis Nuidant, 1907, 2Fi644. On distingue, sous l'ombre de la rotonde, le nom de l'établissement qui s'affiche, de même que le long du grand balcon. Un panneau indique « Garage ». Enfin, détail qui montre la qualité de l'établissement : la voiture de l'hôtel transportant les voyageurs et leurs bagages depuis (ou à) la gare.



Enveloppe à en-tête du Grand Hôtel Moderne, 1930, 2S17. Établissement de luxe, l'hôtel possédait papier et enveloppes à en-tête vantant son architecture – et sa modernité (n° de téléphone… à deux chiffres seulement – les abonnés étaient rares encore). François Mongelard a succédé aux premiers propriétaires, M. et P. Creisson, fratrie dont la sœur, Pauline, a laissé des souvenirs émus à quelques jeunes gens de l'époque…

Un modèle néoclassique

Mis en valeur par la large perspective que lui offre la place Gambetta, le Grand Hôtel Moderne (actuelle *Caisse d'Épargne*) s'impose par son esthétique sobre et élégante, d'un style néoclassique encore en vogue à la fin du XIX[e] siècle de la dernière décennie duquel il peut être daté. En effet, un immeuble très similaire fut construit par le même architecte en 1893 à Marseille.

Le bâtiment présente une travée ouvrant sur la place par une porte très ouvragée, une tour d'angle surmontée d'une remarquable rotonde, et au sud, une façade de neuf travées à l'impeccable ordonnancement. Bossage plat et lignes de refend caractérisent le premier niveau. Un grand balcon filant et son garde-corps en fer forgé décorent les trois travées d'apparat, aux fenêtres encadrées de colonnettes et surmontées de frontons triangulaires festonnés. De petits garde-corps de même style rythment les travées simples. De grands pilastres unifient les deux étages. Les consoles des balcons et les reliefs des encadrements (corniche, frontons) créent un subtil jeu d'ombre et de lumière.

Le nom de « Grand Hôtel Moderne » s'affichait sur le balcon principal mais aussi, à l'origine, sous la corniche saillante du dôme (sans doute en céramique vernissée). La couverture, actuellement en zinc, était à l'origine faite d'ardoise en écailles.

Frédéric Théodore Lombard (1850-1903)

L'architecte a signé son œuvre : à droite de l'entrée une pierre porte l'inscription : « Frédéric Lombard, architecte ». Né à Marseille il entre en 1872 à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris où il se distingue par un goût remarquable. Il se fait rapidement connaître dès son retour dans la cité phocéenne et il conçoit de nombreux édifices au style néoclassique et post-haussmannien, notamment : la Maison de la Société des architectes à Marseille (devenue le Syndicat des architectes

des Bouches-du-Rhône), le casino municipal de Nice, mais également un immeuble situé au 24-26 Boulevard d'Athènes à Marseille qui servit sans doute de modèle au bâtiment cavaillonnais.





En haut : **immeuble construit par Frédéric Lombard en 1893 au 24-26 Boulevard d'Athènes, Marseille, *Google Street View, janvier 2021.***

En bas: **hôtel construit par Frédéric Lombard [vers 1895], place Gambetta, Cavaillon. 2025, photo Archives.**

Ces deux photographies actuelles permettent de constater les similitudes (rotonde, rythme des travées, frontons, balcons filants et garde-corps) et les différences (nombre de niveaux, richesse de la décoration, nombre de travées). Le modèle cavaillonnais est en somme une version simplifiée du « vaisseau amiral » marseillais.



La salle à manger de l'hôtel, 1908, 2fi1008. Cette vue témoigne de la longueur de la pièce, du nombre de couverts mais aussi de son élégance. De grands bals se donnèrent dans cette salle du temps de Pauline Creisson.

Brèves d'hôtel… dans la presse :

● *Le Radical de Vaucluse* titre en 1935 « Les souris d'hôtel »… Il faut ici comprendre : deux femmes de chambre ayant dérobé à un client une enveloppe remplie d'argent. Mais ce ne sont pas les seules : un employé s'était aussi laissé tenter par un billet de 1 000 francs en se servant dans le tiroir-caisse en 1929. Le tribunal fut indulgent, l'inculpé ayant reconnu les faits : il écopa de seulement deux mois de prison (*Le Radical de Vaucluse,* 31 juillet 1929*)*.

● Le XX^{e} congrès de la F*édération méridionale des groupements commerciaux et industriels* qui se tient à Cavaillon en juin 1936 se clôture par un banquet servi au Grand Hôtel Moderne (*Le Petit Marseillais*, 4 juin 1936).

● Chambre d'hôtel *versus* cabinet médical : les représentants de matériel contre les hernies y vantent pendant plus de vingt ans les bienfaits de leurs appareils pour soulager instantanément la douleur ! Un ocularistе (fabricant de prothèses oculaires) de Lyon propose quant à lui ses services en 1921 (*Le Petit Marseillais*, 24 septembre 1928, 26 juin 1921).

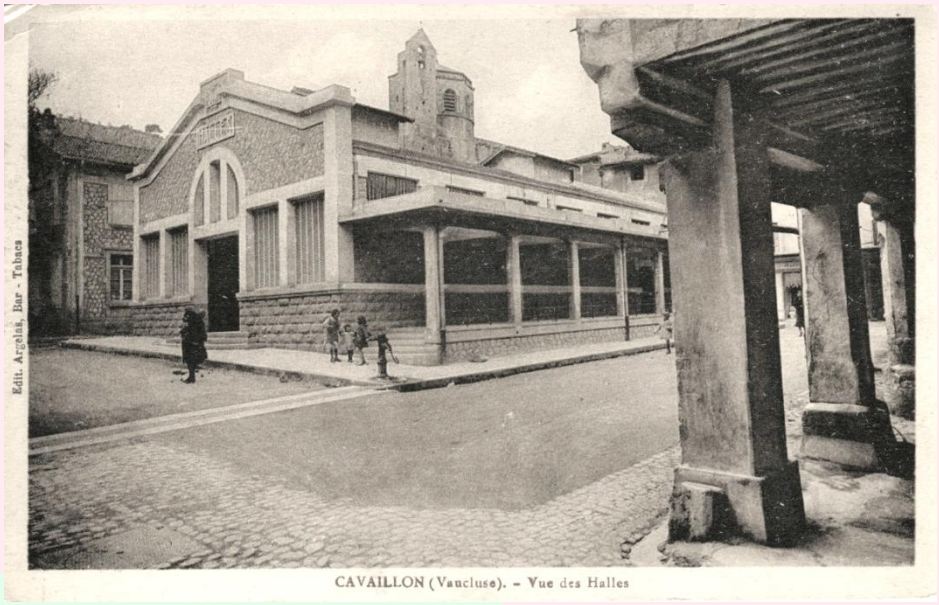
● Chambre d'hôtel *versus* scène de crime : Claire Bassing, fugitive parisienne, s'y réfugie avec son fils de 2 ans, qu'elle tue avant de se suicider, se croyant acculée par la police. Il faut dire qu'elle est recherchée pour l'assassinat de Casimir Larmet, son amant, dont le cadavre a été retrouvé la veille dans une malle en région parisienne (*Le XIX^{e} siècle*, 12 septembre 1901).

Les souris d'hôtel

M. Robert Georges, voyageur de commerce de la maison Byrrh, descendait au Grand Hôtel Moderne, à Cavaillon. Après une nuit délicieuse dans les bras de Morphée, il s'aperçut qu'une enveloppe contenant 1.500 francs avait disparu. Il porta plainte aussitôt. Une enquête activement menée provoqua l'arrestation de Marthe Martin, épouse Aroli, femme de chambre dans l'établissement. Interrogée, elle prétendit avoir trouvé l'enveloppe sous l'oreiller, qu'elle avait eu la ferme intention de la rendre : qu'elle avait même descendu les escaliers pour cela : mais qu'en chemin elle avait rencontré un mauvais démon, sous la forme de Sixti Josephine, épouse Bonnet, qui lui conseilla de garder l'argent et surtout de le partager. Ce programme si judicieux fut appliqué intégralement, mais, revers de la médaille, la justice veillait et les deux femmes sont retenues et inculpées de vol et complicité de vol.

« Les souris d'hôtel », *Le Radical de Vaucluse*, 27 février 1935.

Les Halles couvertes



Carte postale, vue des Halles, années 1930, 2Fi770.

Au cœur historique de Cavaillon, « La place » devenue « place aux Herbes » porte depuis des siècles le parfum des échanges et des rencontres. Dès le Moyen Âge, elle est le lieu du marché hebdomadaire – le jeudi jusqu'au XVII^{e} siècle, puis le lundi – animé par les producteurs et revendeurs venus des alentours. Son nom hérité du provençal *erbo* (herbe, et par extension, légume) rappelle que l'on y trouvait légumes et fruits, herbes aromatiques et autres denrées fraîches.

À l'époque, la place est bordée de deux passages couverts qui protègent produits, commerçants et clients du soleil ou de la pluie. L'un d'eux, à l'est de la place, existe encore aujourd'hui. L'autre disparaît dans les années trente, laissant place à un projet ambitieux : des halles modernes, marché couvert pour accueillir bouchers, poissonniers, fromagers et maraîchers dans un bâtiment fonctionnel, respectueux des critères d'hygiène et abrité.

La place aux Herbes : un marché haut en couleurs

Pour garantir la qualité des denrées et contenir les débordements, Cavaillon avait institué un Maître des victuailles, officier municipal chargé de veiller à la régularité du marché. Les registres regorgent de scènes pittoresques, parfois cocasses, comme celle-ci :

Place aux Herbes durant le marché, 13 septembre 1754 :

« Daniel Cohen (…) ayant passé environ les sept heures du matin à la place publique où toutes les jardinières et repetières avaient exposé en vente leurs fruits et leurs hortolayes, ledit Cohen conduisant trois bourriques, celles-ci auraient foulé au pied des céleris et un panier d'aubergines ou mérigeanes appartenant à Delphine Aguilhassi. »

La marchande exige réparation, l'homme rechigne, les voix s'élèvent… jusqu'à ce que le maître de police intervienne et fasse emprisonner Cohen. Verdict : une lourde amende pour l'imprudent, et un souvenir de la vie trépidante du marché cavaillonnais.



De la place médiévale à l'édifice moderne

À la fin des années vingt, la municipalité veut moderniser ce quartier commerçant, harmoniser les abords de la nouvelle école maternelle et offrir aux habitants un équipement pensé pour le confort et la salubrité. Après l'acquisition et la démolition de maisons issues de l'ancienne prévôté et menaçant ruine, un bâtiment tout neuf sort de terre. Son traitement rappelle volontairement celui de l'école voisine, avec un soubassement, des murs de moellons en appareil polygonal et des encadrements en pierre. C'est un bâtiment de sept travées avec une aile latérale qui longe la rue à l'est. Il

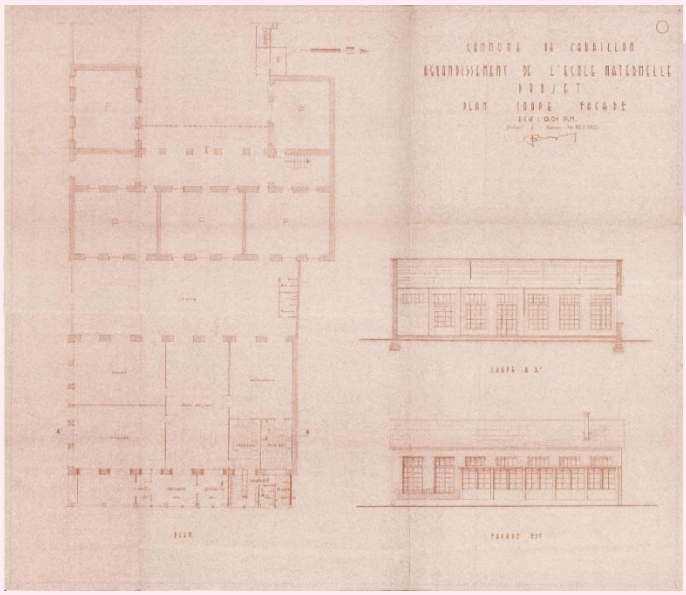
Démolition de l'ancienne prévôté pour construire l'école maternelle, mai 1912, photos Jouve in *Musées de Cavaillon, « Une Famille en Provence », 1995.*

ouvre au sud, par une porte encadrée de deux fenêtres et surmontée d'un arc en plein-cintre percé de trois ouvertures. Au fronton, un cartouche porte le mot « HALLES » et les armoiries de la ville couronnent le tout. L'aménagement intérieur se compose de 29 bancs en pierre claire de Tavel polie, que l'on souhaite répartir entre bouchers, poissonniers, charcutiers et maraîchers. Les stands s'alignent dans un espace lumineux, aux murs carrelés de blanc.

Le 1er février 1930, le marché couvert ouvre ses portes. On y trouve de tout : viande, poisson, légumes, fromages, beurre… Les horaires sont stricts, l'offre variée, et même la galerie extérieure accueille ses marchands.



Boucherie Avy-Carles, place aux Herbes : au fond, démolition des derniers bâtiments de l'ancienne prévôté ? vers 1928, fonds Jacques Avy.



Plan en coupe du projet d'agrandissement de l'école maternelle avec intégration des Halles, 1952, 96w25.

Un bâtiment qui se réinvente

Mais l'enthousiasme ne dure pas. Cinq mois plus tard, le maire ne peut que constater l'échec : dans une ville où tout le monde se connaît, les clients préfèrent acheter directement chez leurs commerçants habituels plutôt que de s'afficher au marché, par crainte de froisser d'autres vendeurs. Les bancs se vident peu à peu, et le marché couvert ne rencontrera jamais son public. Malgré quelques tentatives pour le relancer, il ferme définitivement ses portes au commerce au milieu des années 1930.

Désaffectées, les halles servent brièvement de dépôt pendant la guerre puis restent inoccupées. Les projets se succèdent – « maison du peuple », centre d'apprentissage technique – sans aboutir. En 1948, leur sort est fixé : intégrées à l'école maternelle, elles deviennent salles de classe ou de repos et réfectoire, tandis que la rue adjacente est clôturée pour former une cour. Pendant plus de soixante-dix ans, des générations d'enfants vont faire vivre ce lieu, dont la façade sur la place aux Herbes s'orne d'une fresque réalisée par les écoliers, aux couleurs du patrimoine cavaillonnais.



Frise décorative réalisée par les enfants de la maternelle dans le cadre d'une action éducative du service Patrimoine & Musées, 2016.

Fermée en juin 2024 dans le cadre de la rénovation de la place Cabassole et de la mise en valeur de la cathédrale restaurée, l'école a quitté les lieux. La structure des halles demeure, inscrite dans un centre historique repensé.

De la place médiévale aux cris joyeux de la cour d'école, des bancs de pierre aux bureaux des institutrices, le site des halles illustre la capacité de Cavaillon à faire évoluer ses espaces en les ancrant dans la vie collective. Et demain, rénové, adapté, le bâtiment des anciennes halles continuera d'occuper une place familière et active en plein cœur de la ville.



Les Halles restaurées, version 2025, ouvrent sur la nouvelle place Philippe Cabassole, photo Archives.

Le pont suspendu de 1932

Prouesse technique, fierté éphémère



Pont suspendu, photo Fernand Maunier, fonds Fernand Maunier, s.d. [1932], 10Fi.

En 1932, Cavaillon célèbre l'inauguration d'un ouvrage hors du commun : un pont suspendu aux lignes élancées, capable de relier les deux rives de la Durance sans aucune pile dans le lit de la rivière. Son tablier unique, tendu comme un arc entre ciel et terre, devient aussitôt un symbole de modernité, de progrès, et surtout, une fierté locale.

Un fleuve capricieux, un défi permanent

Traverser la Durance n'a jamais été une évidence. Ses crues spectaculaires, imprévisibles, ont mis à l'épreuve des générations entières de Cavaillonnais. Entre bacs incertains et ponts endommagés ou emportés, chaque tentative d'ouvrage stable semblait un pari risqué. Le pont suspendu de 1932 incarne enfin une réponse à la hauteur du défi : s'affranchir du fleuve sans l'entraver, en évitant de poser la moindre pile dans son lit mouvant.

Une œuvre d'ingénierie saluée

Le projet voit le jour grâce à l'impulsion conjointe d'ingénieurs visionnaires (Hugues et Larzillière), de personnalités politiques engagées (le sénateur Tissier et le conseiller général Briand), et à l'expertise de la compagnie de Fives-Lille en collaboration avec les établissements Boussiron. Le chantier mobilise des moyens considérables et aboutit à un chef-d'œuvre alliant élégance et robustesse.

Inauguré en grande pompe lors des festivités de la Saint-Gilles par le ministre Édouard Daladier, le pont devient aussitôt une icône locale. Sa silhouette raffinée, ses entrées monumentales et ses bas-reliefs allégoriques signés Lhomme et Sartorio, célébrant la Durance, le Ventoux, la Méditerranée et les richesses agricoles du terroir, le font rapidement entrer dans le cœur des Cavaillonnais. Il incarne à la fois la beauté, la fonction économique et l'identité d'une ville tournée vers l'avenir.



Inauguration du pont suspendu, 7 septembre 1932, 2Fi443. Fernand BOUISSON, président de la Chambre des députés ; Léon BON, président du Conseil général des Bouches-du-Rhône ; Edouard DALADIER, ministre des Travaux publics ; Paul FARAUD, Maire de Plan-d'Orgon.

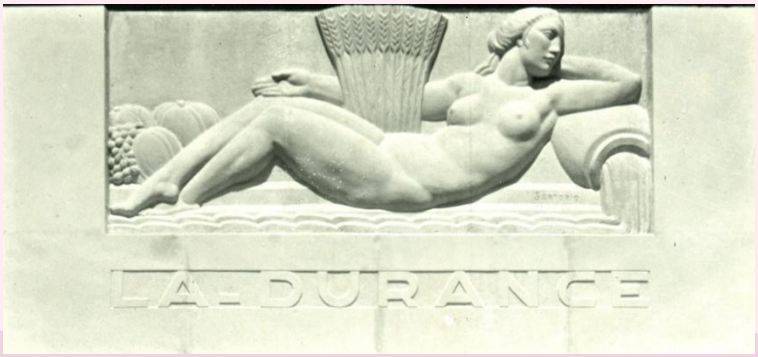
Le pont en quelques chiffres

• Les pylônes supportent une charge de 4 800 tonnes et s'élèvent à 52 mètres au-dessus de la Durance.

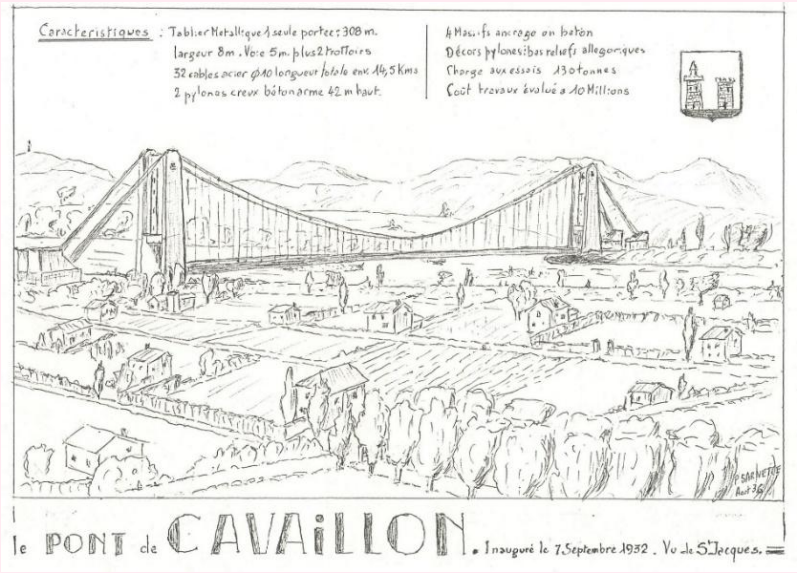
• Les massifs d'ancrage sont hauts de 12 mètres, s'enfoncent de 4 mètres dans le sol et pèsent 3 000 tonnes.

• Le tablier pèse 550 tonnes, mesure 8 mètres de large et s'étend sur 308 mètres d'une portée seule. Il est alors le plus grand pont suspendu de France.

• Chaque pylône est fait de 1 200m³ de béton armé.



Bas-relief ornant le pont suspendu : allégorie de la Durance, album commémoratif de l'inauguration (voir p. 61), 1932, 1S86. La version d'Antoine Sartorio figure une jeune femme nue allongée, reposant sur une jarre versant de l'eau, et présentant les fruits du terroir : gerbe de blé, melons et raisins. Des moulages de ces œuvres sont exposés au musée de l'Hôtel-Dieu de Cavaillon et à la Mairie de Plan-d'Orgon (escalier d'honneur).



Dessin, notes explicatives et caractéristiques techniques du pont de 1932 par Pierre Sarnette, reprod. Archives, 1936, 3S19.

Un géant au destin brisé

Mais cette prouesse technique ne connaîtra qu'une courte existence. Dans la nuit du 24 août 1944, les troupes allemandes en retraite font sauter le tablier du pont pour ralentir l'avancée des Alliés. À 2 heures du matin, les explosions résonnent comme un déchirement. Le pont s'effondre dans le lit du fleuve, emportant avec lui plus qu'une structure : un espoir, une fierté.

Privés de liaison directe, les habitants empruntent pour un temps une passerelle improvisée à même les restes du pont. Un ouvrage provisoire, construit en 1945, viendra remplacer la passerelle… mais rien n'égalera jamais l'élégance et la prouesse du pont disparu.



Pont suspendu : piétons et camions américains passant sur le tablier effondré, 24 août 1944, 2Fi1102.

HABITER & VIVRE

« Les villes sont une réalité universelle, présente à toutes les époques et sur toute la planète. Pourtant elles sont toutes uniques et l'« habiter », c'est-à-dire les modalités d'habitat, les pratiques, les représentations et les rapports individuels et collectifs au territoire, est très différent selon les villes. » Pascale Nedelec, *Géographie urbaine*, 2018.



À gauche, de haut en bas **- 1 : Tour de l'hôtel d'Agar, 2017, photo Archives ; 2 : Hôtel de Perussis, 2025, photo Archives ; 3 : Hôtel de Crousnilhon, s.d., aquarelle de Marie de Crousnilhon, reprise par Danielle Olivry, fonds Giroud, 17S127 ; 4 : Hôtel de Crillon, 2017, photo Archives ; 5 : MJC de Cavaillon, 1974, 96W6.**

À droite, de haut en bas **- 1 : Quartier de La Clède, photo © Région Provence-Alpes-Côte d'Azur - Inventaire général - Marc Heller, Gérard Roucaute, 1987 ; 2 : Résidence Saint-Martin, 1965, 6Num1 ; 3 : Résidence Docteur-Ayme, 2002, 132W7 ; 4 : Cité Barillon, vers 1965, photo A. Livache, 2Fi1137 ; 5 : Les Condamines I, vers 1955, photo F. Maunier, 10Fi51.**

La fonction sans doute originelle de l'architecture, c'est l'habitat. De la cabane protohistorique au palais Renaissance et de l'hôtel médiéval aux grands ensembles contemporains, l'architecture privée n'a jamais cessé de s'inventer. Durant plus de deux millénaires, l'évolution des matériaux, des techniques, des métiers, des hommes de l'art, des pratiques et des modes… ont fait naître des logements portant les caractéristiques de leur temps. C'est ainsi qu'on peut lire dans la pierre et le tissu urbain toute l'histoire de Cavaillon.

Deux types d'habitat, bien représentés à Cavaillon, nous ont paru devoir être mis en lumière : les anciens hôtels particuliers d'une part, et d'autre part, les grands ensembles de logements de la deuxième moitié du XX^{e} siècle, qui ont tant remodelé l'organisation urbaine.

- Seize **hôtels particuliers** cavaillonnais ont été étudiés par les services de l'Inventaire à la fin des années 1980. De ces demeures d'exception construites par les familles les plus puissantes de leur temps, nous avons retenu trois exemples, visibles depuis l'espace public : l'**hôtel d'Agar** (XV^{e} s.) pour sa tour à gargouilles ; l'**hôtel de Crillon** (XV^{e} s.) pour ses croisées Renaissance ; l'**hôtel de Pérussis** (XVIII^{e} s.) pour ses nobles façades ordonnancées et son escalier d'honneur. Le quatrième exemple n'existe plus que dans les livres et le souvenir de quelques-uns : il s'agit de l'**hôtel de Crousnilhon** (XVI^{e} s.), victime de la rénovation urbaine, lors de la démolition de la partie méridionale du quartier du Fangas en 1964.

- Les **grands ensembles** périurbains sont quant à eux emblématiques de la période des Trente Glorieuses (1945-1975). Celle-ci voit, au niveau national, un accroissement démographique vertigineux des centres urbains dû à de multiples facteurs : « baby-boom », exode rural, reconstruction d'après-guerre et relogement des populations des centres-villes vétustes, mécanisation du travail et recours à une main d'œuvre immigrée, arrivée des rapatriés d'Afrique du Nord. Les besoins en logements sont à la fois colossaux et urgents : ainsi naît le concept de « grand ensemble » réunissant des centaines d'habitants selon des principes architecturaux nouveaux – et parfois novateurs. Cavaillon n'échappe pas à ce schéma et en effet, l'architecture de ces immeubles mérite bien qu'on leur porte un regard attentif.

Lorsqu'on habite, il faut vivre : les nouveaux quartiers se couvrent d'équipements nécessaires à cette population jeune et active : crèche, groupe scolaire, centre sportif et Maison des Jeunes et de la Culture.

- Lieu par excellence du « vivre ensemble » (concept qui n'existait pas encore), de la culture pour tous et de l'épanouissement intellectuel de chacun, la **MJC de Cavaillon** est remarquable du fait de sa signature. L'architecte Max Bourgoin a en effet laissé sa marque si particulière dans tout le Vaucluse, à travers des bâtiments publics ou privés, reconnaissables entre tous. De ses trois réalisations cavaillonnaises (avec l'Immeuble Groupama, avenue Paul-Doumer et le premier Foyer de l'APEI, chemin du Mitan), la MJC est celle où se déclinent (et s'observent le mieux) tous les éléments propres à cet artiste. L'édifice mériterait à ce titre une reconnaissance – comme le label décerné par le ministère de la Culture : « Architecture contemporaine remarquable ».



Fin XV^{e} s.



1590

1600





XVIII^{e} s.



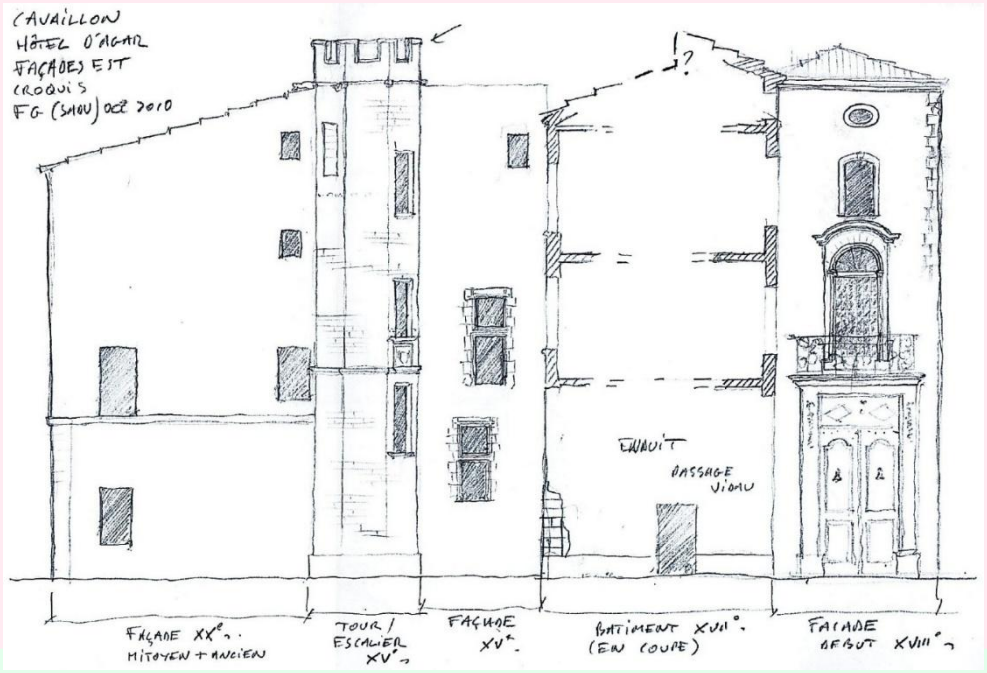


1955- 1975



1970

L'hôtel particulier
signe de distinction



« Repérage des façades sur le passage Vidau », croquis de François Guyonnet, Service d'archéologie du département de Vaucluse, *Compte-rendu de visite, Hôtel d'Agar,* 2010.

Apparue au XV^e^ siècle, la construction d'hôtels particuliers en façade – donnant sur rue – permet d'attester de la richesse de l'occupant, d'où le soin qui y est apporté. À ce modèle succède celui de l'hôtel « entre cour et jardin » : être vu et admiré tout en vivant à l'abri des regards et de la rue (synonyme de bruits, de mauvaises odeurs et d'insécurité). Néanmoins, les caractéristiques définissant ces habitations restent identiques : construites en milieu urbain, selon des exigences précises (nombre d'étages, superficie, type d'escalier, décoration intérieure), avec des matériaux de qualité, elles sont l'apanage d'un propriétaire important – noble, bourgeois, marchand – qui y vit avec sa famille et sa domesticité.

L'hôtel de Crillon

Dans l'actuelle rue du Commerce est implanté le très discret mais non moins exceptionnel hôtel de Crillon, du nom de la famille noble qui y a résidé à partir du XVI^e^ siècle. La partie la plus ancienne du bâtiment date de la fin du XV^e^ siècle et était desservie par une tourelle d'escalier en vis. La longue façade donnant sur la rue présente, au premier étage, plusieurs très belles fenêtres à meneaux (ou croisée de pierre). Spécifiques de la Renaissance, ces ouvertures se composent de quatre compartiments séparés verticalement par un meneau et horizontalement par une traverse. La partie haute de la fenêtre est souvent dans des proportions carrées alors que la partie basse varie dans ses dimensions.



Façade de l'hôtel de Crillon, détail, 2017, photo Archives. On notera sur le haut de la fenêtre un beau blason [inconnu].

La demeure appartint longtemps aux Crillon – l'Histoire de France a retenu le personnage du « brave Crillon », compagnon d'armes du roi Henri IV et en outre, petit-fils du seigneur des Taillades. Au XVIII^e^ siècle, elle passe aux Gaussen dont l'un des membres fut premier consul en 1790. En 1802 naît en ces lieux Joseph d'Ortigue – critique musical, musicologue et petit-cousin de Castil-Blaze.



Tour de l'hôtel d'Agar, vers 1900, 2Fi1221.

L'hôtel d'Agar

Au sud-ouest de la place Cabassole s'élève un ensemble bâti complexe et hétérogène, dont les traces les plus anciennes de construction remontent au XVe siècle. Il s'agit de l'hôtel d'Agar, bâti au Moyen Âge dans la proximité immédiate du groupe cathédral.

Les différents bâtiments résultent des constructions, agrandissements et transformations qui se sont succédé entre le XVe et le XIXe siècles. La partie la plus ancienne s'est développée autour d'une cour intérieure, dont la façade nord s'élève en pierre de taille, un calcaire coquillier jaune provenant des carrières des Taillades. S'y adjoint une tour octogonale d'escalier en vis, mise en valeur au début du XXe siècle avec le percement du passage Vidau reliant la place de l'Évêché (act. Cabassole) à la place du Clos. À la différence d'autres tours d'escaliers du centre ancien, celle-ci conserve son couronnement de créneaux et merlons et surtout, ses gargouilles – dont certaines, très dégradées, ont été remplacées à la fin du XXe siècle. Elle est intégralement construite en pierre des Taillades et arbore au nord, un blason sculpté aux armes des Agar.

L'hôtel de Pérussis

Inscrit aux monuments historiques depuis 1984, cet hôtel particulier porte le nom de la famille qui le fit construire, dans le premier quart du XVIIIe siècle, face au palais épiscopal. Originaire de Florence, cette famille noble s'était établie à Cavaillon au XVIe siècle. Après la Révolution, la demeure appartint à une branche des Raphélis-Soissan. Par mariage, elle abrita ensuite trois générations d'écrivains : Joseph Valère-Martin, archéologue, félibre et maire (1843-1844), sa fille Marie-Azalaïs (dite la *Felibresso dou Couloun*) et son petit-fils, Joseph d'Arbaud, poète provençal.



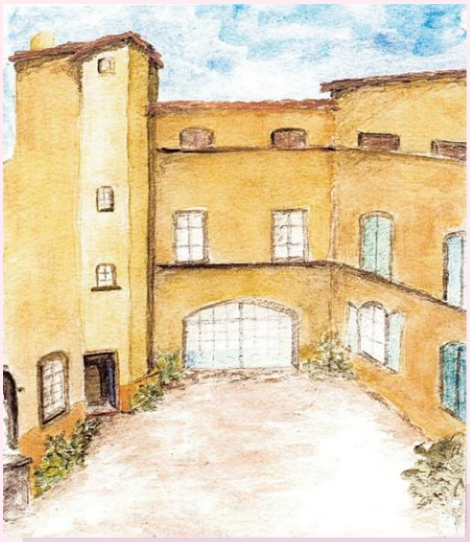


À gauche : **Façade de l'hôtel de Pérussis, 2025, photo Archives.** À droite : **détail de l'escalier, © Région Provence-Alpes-Côte d'Azur - Inventaire général - Marc Heller, 1986.**

Construite sur trois étages, initialement entre rue et jardin, ce dernier comprenait une très belle orangeraie (disparue avec le percement de la rue Liffran). La façade nord de l'habitation est en pierre de taille, avec un balcon en fer forgé sur la travée de la porte, supporté par deux colonnes ioniques. Chaque étage est séparé par des bandeaux moulurés. L'élégance extérieure se retrouve également à l'intérieur où l'on relève des plafonds moulurés et des décors de gypseries : fruits, animaux, emblèmes de l'amour, de l'agriculture, etc., sans oublier un grand escalier. En pierre, il tient à la fois une place centrale car il se doit d'être fastueux, et latérale car il prend jour sur l'extérieur. Doté d'une rampe en fer forgé, l'escalier tourne autour d'une cage rectangulaire où l'invité, lorsqu'il porte son regard vers le haut, peut admirer une rosace complexe et des cartouches d'angles.

L'hôtel de Crousnilhon

Situé rue Taillades (actuelle rue Joseph-Guis), il fut détruit en 1964 lors de la nécessaire rénovation urbaine du quartier du *Fangas* (voir ci-après, p. 48). Cette propriété de la famille de Crousnilhon consistait alors en un terrain de 350 m² sur lequel s'ordonnaient trois ailes de bâtiment « entre rue et jardin » reliées par une tour d'angle du début du XVIe siècle abritant un escalier en vis.





Hôtel de Crousnilhon : à gauche, **aquarelle de Marie de Crousnilhon reprise par D. Olivry, fonds J. Giroud, 17S127.** À droite, **détail de la cheminée, fonds J. Giroud, 17S127.**

La demeure, appartenait initialement à la famille de Rostang (propriétaire de l'Auberge de la Pomme d'or), puis passa aux Crousnilhon entre 1821 et 1834 vraisemblablement après le mariage d'Alix de Rostang avec Alphonse de Crousnilhon (1818).

Originaires de Maubec, les Crousnilhon s'étaient installés à Cavaillon au XVIII^{e} siècle, rue Saunerie (act. rue de la République). Au siècle suivant, Alphonse (1837-1843) puis Félix (1865-1871), seront maires de Cavaillon.

Hôtel particulier d'une famille de l'aristocratie locale, il intégrait un riche décor intérieur, dont une imposante cheminée du XVIII^{e} siècle, au 1er étage. Ornée d'un somptueux décor en gypserie, sa base portait des jambages aux motifs végétaux tandis qu'un visage grimaçant surgissait du linteau. Au-dessus, le dieu Mars posait majestueusement au centre d'un drapé avec ses attributs guerriers (carquois, etc.), rappelant d'autres cheminées historiées de scènes de la mythologie antique, comme celles de l'hôtel d'Agar (Jason et la Toison d'or).

De Barillon à Docteur-Ayme
une architecture du XX^{e} siècle



La Résidence Docteur-Ayme dans le soleil levant, vers 1990, auteur inconnu, Service Urbanisme, 142W47. Ce sont plus de 700 logements qui sont construits au début des années 1970. Les bâtiments composent un jeu de modules de hauteurs et formes différentes, censé organiser la vie sociale autour de places arborées et d'espaces de convivialité. Un centre commercial, et plus tard (1986, Opération Habitat-Vie sociale) une maison de quartier, le *Polygone Jean-Jaurès*, parachèvent cette « ville dans la ville ».

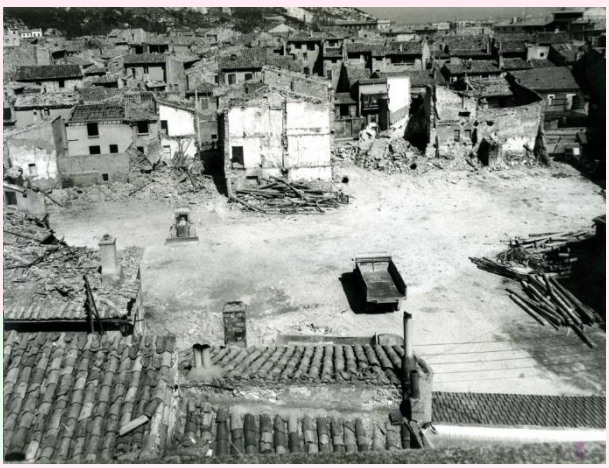
Entre les années 1955 et 1975, dans le cadre des plans de modernisation de la France et pour lutter contre la crise du logement, 2,5 millions de logements collectifs sont construits, principalement sous la forme de « grands ensembles ». Cet habitat est alors révolutionnaire, permettant de loger un grand nombre de personnes selon les critères modernes d'hygiène et de confort (eau courante, lumière naturelle, chauffage central, ascenseurs…). S'appuyant sur des techniques industrielles et sur des architectes qui réinventent l'habitat – en fonction des injonctions et des espoirs de leur temps – les grands ensembles sont de profonds marqueurs d'une époque et les témoins d'un changement sociétal radical.



La démolition du Fangas, un habitat indigne

Le quartier du Fangas (prov. : bourbier) était (comme la Grand'rue) un point bas de la ville, frappé par l'humidité et les eaux stagnantes. Il concentrait un bâti très ancien, devenu vétuste et insalubre, où vivait au milieu du XX^{e} siècle une population pauvre. Dès 1905, les autorités sanitaires s'inquiètaient des conditions de vie qui y provoquaient une surmortalité importante. Il fallut attendre l'Après-guerre et la première municipalité Mitifiot pour que cet enjeu de santé publique soit pris à bras-le-corps : le quartier est en grande partie rasé puis reconstruit dans la décennie 1960.

Le Fangas abritait, certes, d'anciennes demeures de qualité. Mais l'ensemble était terriblement dégradé et la priorité des années cinquante était d'offrir aux habitants un habitat digne et sain, en les faisant accéder à la modernité : dans les masures, on rêvait de lumière et de formica et la notion de « patrimoine » n'était pas encore née.



Ci-dessus : **Le Fangas, vers 1955, photo Services Techniques, 49W3/2Fi787.** Un bâti ancien de qualité (chaînage d'angle, encadrement des portes et fenêtres en pierre de taille) devenu vétuste avec le temps. **Ci-contre : Démolition du Fangas, vue vers la rue Lamartine, vers 1965, photo Adrien Livache, don Élise Michel, 2Fi1134.**

Quelques souvenirs cavaillonnais avant que les mémoires ne s'évanouissent tout à fait, surtout celle de ma mère, Marguerite GIRAULT née IMBERT à l'entrée de ses 92 ans…..qui me précise encore quelques détails, mais commence à confondre assez souvent.

J'ai passé la plupart de mes vacances et même depuis tout petit, alors avec ma mère puis seul ensuite, chez mes grands parents Marcel IMBERT et Agnès IMBERT née NESPOLO.
Et cela même après leur départ du quartier en 1961 ou 1962 et leur installation aux HLM Barillon, ce qui avait été pour tous ces pauvres gens du quartier, une rupture de vie douloureuse, même si le nouveau cadre pouvait sembler bien plus agréable.

Ils habitaient Rue de la Brèche, quartier du Fangas et ma grand tante 'Féfin', -Joséphine-, sœur de Marcel, habitait rue du Four Neuf et travaillait à l'expédition et -selon ma mère et sans pouvoir mieux comprendre ce dont il s'agissait- également dans un atelier qui traitait les chardons utilisés à fabriquer des balais ou des fournitures pour carder.

Mésentente de tous temps entre mon grand père et Féfin ce qui nous obligeait à des ruses (bien amusantes à l'époque) pour la rencontrer, elle qui nous adorait.

Mon grand père a été jusqu'à sa retraite, cordonnier chez Pouchelon, cours Victor Hugo et avait avant travaillé (ma mère aussi) aux usines de fabrication de chaussures Pouchelon.
Cet atelier se trouvait entre le cours Bournissac et la route du pont (si je situe bien) et où doit se trouver maintenant un parking en rentrant dans Cavaillon en venant du pont, à gauche.

L'immeuble construit maintenant sur l'ancienne rue de la Brèche reprend exactement l'emplacement des anciennes maison et le porche qui subsiste sous cet immeuble et conduit à une cour, est exactement 'l'endroun' c'est-à-dire le porche qui conduisait de la rue à cette cour, pavée alors en galets de Durance.

Tout cela me semblait immense, mais à chaque visite, je suis surpris de la petitesse des lieux.

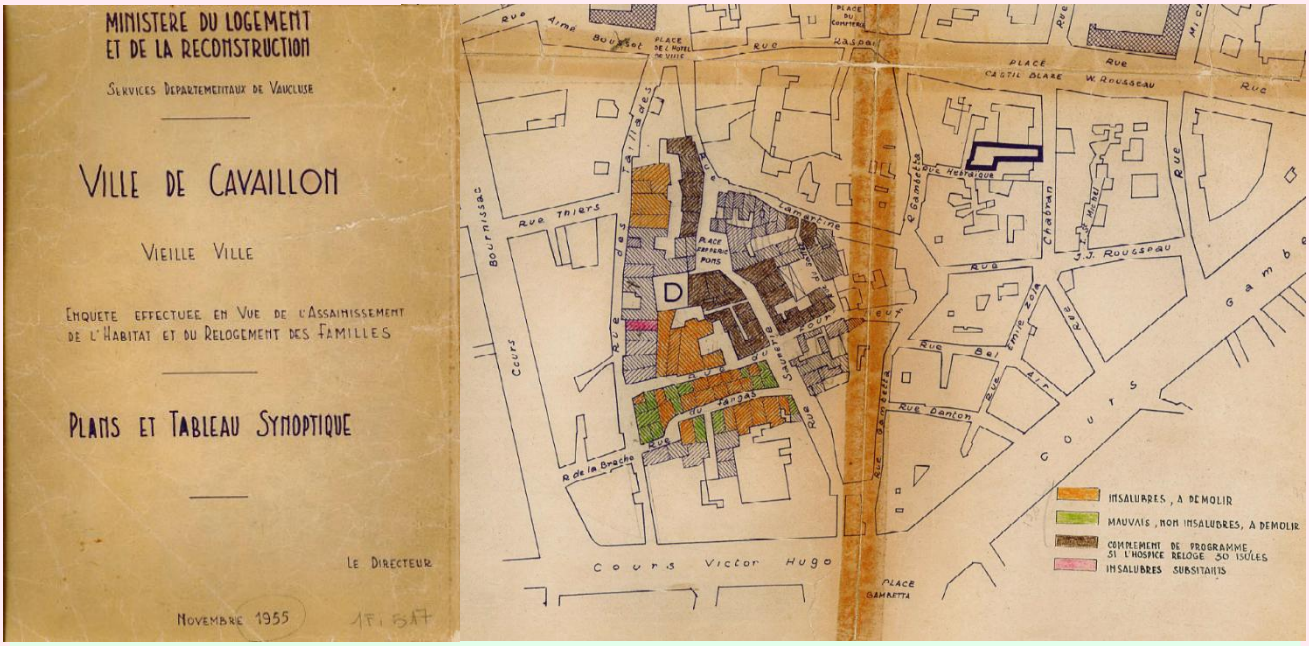
Le quartier était bien misérable mais je persiste à dire y avoir été le plus heureux, dans la compagnie de gens très modestes, dans une pauvreté et insalubrité évidentes mais, étant moi-même sur Toulon fils de simple ouvrier, je n'étais alors ni surpris, ni difficile.

Et en prime, j'étais 'le petit d'Agnès…' et ainsi tous me connaissaient et me trouvaient bien beau et tout blond (il y a longtemps…)

Dans cette cour il y avait un lavoir avec une pompe à bras qui était une grande distraction à faire fonctionner et donnait de l'eau en grand débit.

On trouve encore trace maintenant dans cette cour de l'arrière des Dames de France avec un cèdre ou cyprès que j'ai vu grandir.., l'arrière de la bijouterie Gaston BŒUF, devenue ensuite Maison DEFILLE , son gendre et fermée maintenant à ce que j'ai vu ,avec l'atelier de réparation au premier étage d'où Monsieur PAUL (qui avait un pied bot et nous faisait un peu peur) nous jetait des pièces de montres usagées, qui devenaient des jouets pour nous.

Le quartier du Fangas dans les années 1950, témoignage écrit de M. Serge GIRAULT, 2009, 1BR234.



Enquête effectuée en vue de l'assainissement de l'habitat et du relogement des familles. Plan d'ensemble de la vieille ville et situation des ilôts. Détail : Le Fangas, novembre 1955, éch. 1/1000e Comparaison des catégories de logements selon leur salubrité. De 1955 à 1960, le service de la Reconstruction réalise une étude sociologique sur les quartiers insalubres : 175 familles et 600 personnes habitaient encore le Fangas dont quelques petits commerçants (1 oiseleur et 1 vieil établissement de bains-douches, notamment). 97,5% des maisons firent l'objet de transactions amiables ; 6 propriétaires furent expropriés.

1 logement sur 20 avait un WC.

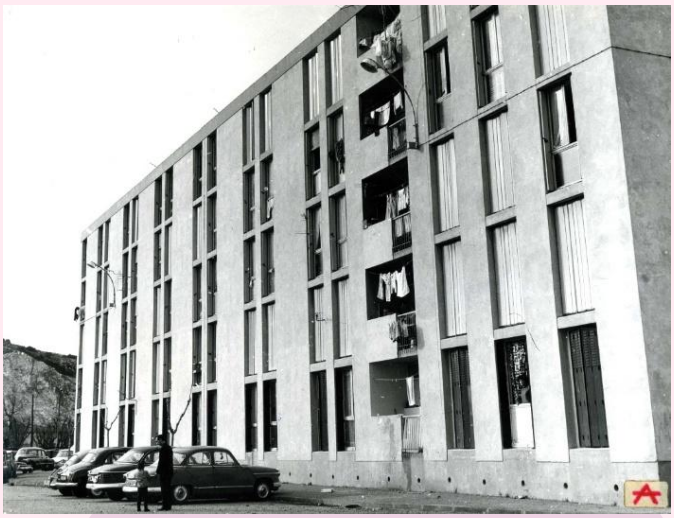
1 logement sur 10 avait l'eau courante.

Loger dignement
la priorité des Trente Glorieuses

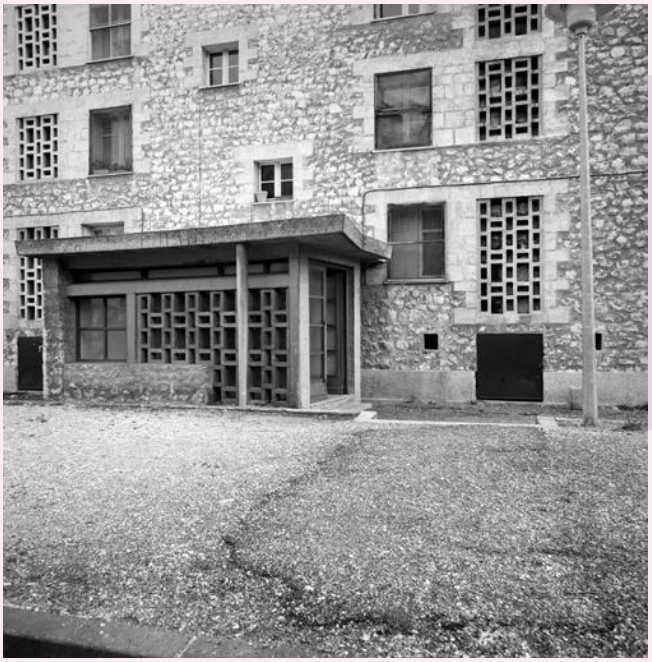
À la question du relogement des quartiers vétustes du centre-ville, s'ajoute la forte pression démographique d'une ville en plein essor économique.

De 9 800 habitants en 1900, la population cavaillonnaise passe à 14 000 en 1946 et 18 000 en 1962. De grandes parcelles appartenant au Musée Calvet (legs Jouve) au quartier de la Condamine sont expropriées tandis que le legs de Camille Barillon, riche héritière, ouvre la voie aux constructions d'immeubles HLM, fortement aidées par l'État.

En deux décennies, le paysage change radicalement : après Les Condamines I en 1956 et 1959 (100 logements), ce sont : Barillon en 1957 (140 logements), Plein Ciel (80 logements) en 1959, Baticoop-La Clède en 1960 (186 logements), Les Arcoules en 1961 (102 logements).



La Cité Barillon, vers 1965, photo Adrien Livache, don Élise Michel, 2Fi1137. Architecture sobre et utilitaire, au dessin néanmoins harmonieux. Les lignes verticales sont rythmées par l'alternance des travées à une ou deux fenêtres et celle des balcons-loggias. Les lignes horizontales sont accentuées par un bandeau marquant le haut du bâtiment. La façade, à 5 niveaux, est orientée nord-sud. Son traitement, avec une discrète mise en relief de la façade, est à souligner. Deux luminaires, fixés directement en façade, assurent l'éclairage public. Fonctionnalité, lumière, commodités modernes : on est loin du *Fangas* et de ses vieilles maisons sombres et humides.



Les Condamines I, façade ouest : le bâtiment de 1956, © Région Provence-Alpes-Côte d'Azur - Inventaire général - Marc Heller, Gérard Roucaute, 1987. Construit par l'architecte marseillais Louis Olmeta (1906-1982), ce bâtiment est caractéristique de ses réalisations dont plusieurs ont reçu le label « Architecture du XXe siècle ». Il associe les exigences du confort moderne à l'esthétique traditionnelle signant ainsi sa filiation avec l'architecte Fernand Pouillon. L'immeuble, aux façades en blocage, s'élève sur trois étages de deux appartements chacun. Des vestibules en saillie sont ornés de claustra de béton, motif repris pour certaines baies en façade. Des balcons, plus nombreux côté-est, rythment la façade tandis que les fenêtres sont entourées d'un chaînage harpé (en alternance) en pierre de taille se détachant sur le mur en blocage, plus sombre.

Les années 1960 et les rapatriés d'Afrique du Nord : la résidence Saint-Martin



Résidence Saint-Martin, détail des immeubles, 1965, 6Num1. Cette image extraite du film « Cavaillon 1965 » de Jean de Philippe, est l'une des rares vues anciennes de cet ensemble de logements achevé en 1964. De grands balcons ou des loggias, des portes fenêtres avec garde-corps, composent des façades largement ouvertes sur l'extérieur. Des galeries traversantes sous les barres d'immeubles permettent la circulation et désenclavent la cour intérieure formée par les corps de bâtiments. En bas à gauche, la toute nouvelle école maternelle Hautes-Ferrailles (École Camille-Claudel depuis 1998).

L'année 1962, et particulièrement le second semestre, voient l'afflux massif en métropole de rapatriés d'Afrique du Nord, notamment de l'Algérie, qui accède à l'indépendance début juillet. Le préfet de Vaucluse ordonne l'acquisition par voie d'expropriation de la propriété Saint-Martin pour la réalisation urgente d'un programme de 240 logements par l'Office départemental d'HLM. Louise Émilie Saint-Martin est née à Cavaillon en 1895 dans la ferme paternelle, quartier des Ferrailles, qui compte 30 ha de prés irrigués. Célibataire, elle est déjà âgée lorsqu'en 1954, la ville pense à acquérir sa propriété ; mais elle refuse de vendre. Elle sera donc expropriée fin 1962. Après la résidence Saint-Martin achevée en 1964 (224 logements), suivront le projet des Ratacans en 1965 et le Parc des Condamines en 1969 (442 logements).

Les années 1970 et les derniers grands ensembles : la résidence Docteur-Ayme

Avec son vaste parc de logements, ses tours élancées (c'est le « must » de l'époque : une vue splendide sur la colline), son confort moderne, ses commerces de proximité, la ZUP (zone à urbaniser en priorité) Docteur-Ayme – baptisée du nom d'un conseiller municipal communiste et visionnaire – est admirée de nombreux Cavaillonnais. Entre 1970 et 1977, avec les Condamines III, 1 000 logements sont ouverts. Le quartier se couvre d'équipements destinés à une population jeune et en pleine expansion : le long de la nouvelle avenue du Général de Gaulle sont construits une MJC, une crèche, un groupe scolaire, et un gymnase.



Résidence Docteur-Ayme en construction [vers 1973], carte postale, coll. part. Après les immeubles des Condamines I, II et III, et le tracé de l'avenue Général-de-Gaulle, c'est au tour du dernier grand ensemble du quartier de s'élever. On notera que la rocade-est (actuelle avenue Raoul-Follereau) n'existe pas encore et, entre la MJC et la crèche, les parcelles ne sont pas encore construites : elles accueilleront bientôt le groupe scolaire et le Cosec.

« BATICOOP », Quartier de la Clède



Quartier de la Clède, détail, 23 juillet 2025, photo Archives. La rue de la Clède comprend à la fois des logements pavillonnaires de part et d'autre de la rue ainsi qu'un des trois logements collectifs (bâtiment rose, à droite de la photo).

Du terrain de la Clède …

Le nom de « Clède », relativement récent dans l'esprit des Cavaillonnais, remonte pourtant au XVIII[e] siècle. Il évoque une clôture, un parcage pour les bêtes (sans doute ovins) et apparaît dans le cadastre pour désigner la propriété d'un nommé Dupuy (« La clède de Dupuy »).

Jusqu'au milieu du XX[e] siècle, les terrains de la Clède sont successivement des parcelles agricoles (chanvre notamment), puis des terres avec des mûriers pour nourrir l'élevage de vers à soie (famille Jouve au tournant du XIX[e] siècle) et enfin, des prés investis par des laitiers qui fournissent la ville en lait. Ce sont de grands espaces verdoyants – grâce au canal Saint-Julien – où paissent les troupeaux de vaches. Les enfants d'alors s'en souviennent encore lorsqu'ils jouaient à proximité ou se rendaient à l'école, route de Robion.

Plus étonnant, la Clède sert d'aérodrome en 1912… mais aussi d'« asinodrome » ! En effet, il s'y déroulait régulièrement des courses d'ânes qui « attiraient les classes populaires de Cavaillon ; elles venaient là pour jouer mais surtout se divertir au spectacle désopilant qu'offraient ânes et mulets » (R. Sadaillan, *Patrimoine & Culture*, n°33, 2019).


Janvier 1912 — Programme Officiel — 15 Centimes

VILLE DE CAVAILLON

Meeting d'Aviation

Dimanche & Lundi

A 3 HEURES

(Terrain de la Clède)

DIMANCHE

Vol en Vitesse — Vol plané
Vol en hauteur — Fausse descente
Expériences de départ et d'atterrissage

LUNDI

Virages impressionnants en huit
Descente en spirale
Coupe d'allumage à grande hauteur
Aéro-Cible ou l'aéroplane en cas de guerre

Imprimerie MISTRAL

Maison la plus importante de la Région

MATÉRIEL MODERNE

PRIX MODÉRÉS

Programme de meeting d'aviation au terrain de la Clède, Imprimerie Mistral, 1912, 2S242. Outre de nombreux encarts publicitaires, le dépliant présente l'aviateur : Pierre Daucourt est un « fervent de la bicyclette, il s'y adonna complétement et passa professionnel […] ; il se consacra [ensuite] complètement à l'automobile et, après avoir parcouru l'Europe entière en auto, il lâcha le volant pour se consacrer entièrement à l'aviation. […]. Il commença, en 1911, une tournée de meetings où il remporta le plus vif succès ».



Michel Jouve, le long de l'ancienne route de Marseille, photo Auguste Jouve, 1895, Patrimoine & Musées de Cavaillon/Institut Calvet. Photographie prise sur l'actuelle route de Pertuis, au niveau de l'école Jean-Moulin. À gauche, le passage en surplomb du canal Saint-Julien.


DÉLÉGATION RÉGIONALE DE L'ASSOCIATION

BATICOOP

BÂTIR PAR LA COOPÉRATION

BOUCHES-DU-RHONE - VAUCLUSE - CORSE - MARSEILLE - 19 a, RUE VENTURE - TÉLÉPHONE : 33-82-34

LE DÉLÉGUÉ : CLAUDE GUIBOURGE

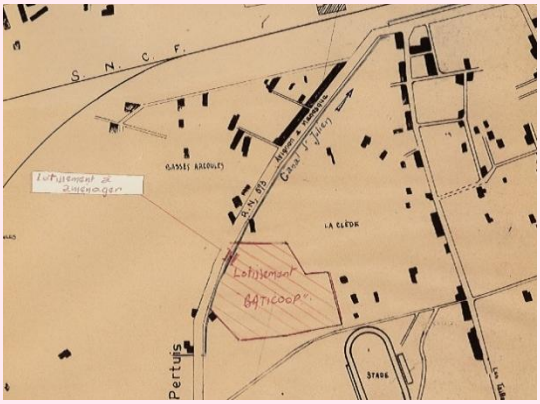
« BATICOOP, Bâtir par la coopération », en-tête de lettre, 25 mai 1962, 100W95.

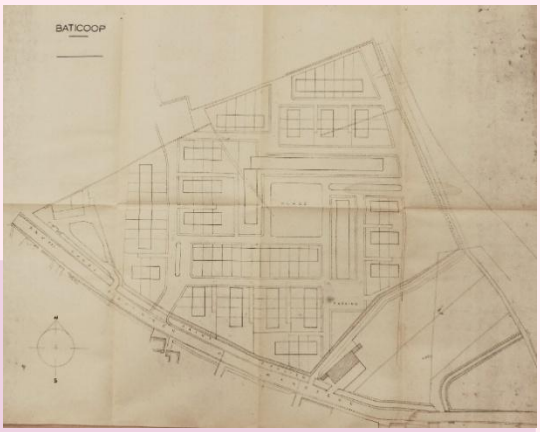
… à BATICOOP

À la fin des années cinquante, la municipalité doit, on l'a vu, résoudre un problème aigu de logement. Un important effort d'équipement est alors entrepris grâce aux crédits de la Reconstruction et dans le cadre des Plans nationaux d'aménagement du territoire : logements privés ou HLM mais encore établissements scolaires et équipements sportifs.

En 1957, c'est au tour du terrain de la Clède d'être concerné. La même année, le registre de délibérations du conseil municipal mentionne que : « pour réaliser au quartier de la Clède un programme de construction de 186 logements (100 logements collectifs et 86 pavillons individuels jumelés ou en bande), la coopérative de construction « BATICOOP » est amenée à emprunter 65 millions de francs ». Le conseil municipal, pour « aider au louable effort entrepris par la coopérative en faveur du logement des ouvriers de la ville » prend en charge les travaux de viabilité du lotissement. En janvier 1959, le projet d'exécution est déposé. Il s'agit d'un ensemble original de 3 immeubles à appartements et 19 logements individuels dotés de modestes cours et jardins. Ils sont implantés selon un plan orthogonal organisé autour d'un square. Les façades sont d'une grande unité mais pour briser la monotonie, le nombre des logements de chaque ensemble varie (de 3 à 13 unités) et les bâtiments jouent sur la polychromie.

Alors que jusque-là, seul un cordon de maisons individuelles habitées par la classe moyenne (artisans, employés, fonctionnaires) bordait la route de Pertuis, voisinant avec les paysans « natifs » de la Clède, la sociologie du quartier va radicalement se modifier avec une population jeune et qui nécessite de nouveaux équipements.





« Aménagement du lotissement BATICOOP au Quartier de la Clède », 28 janvier 1959, 100W32. Grâce à la zone hachurée rouge, on voit très clairement sur le plan l'emplacement du « lotissement à aménager ».

« Aménagement du lotissement BATICOOP au Quartier de la Clède », détail du quartier avec l'implantation des pavillons particuliers et des trois logements collectifs, 28 janvier 1959, 100W32. On observe sur le bas du plan le canal Saint-Julien et la route de Pertuis.

Un quartier en mutation

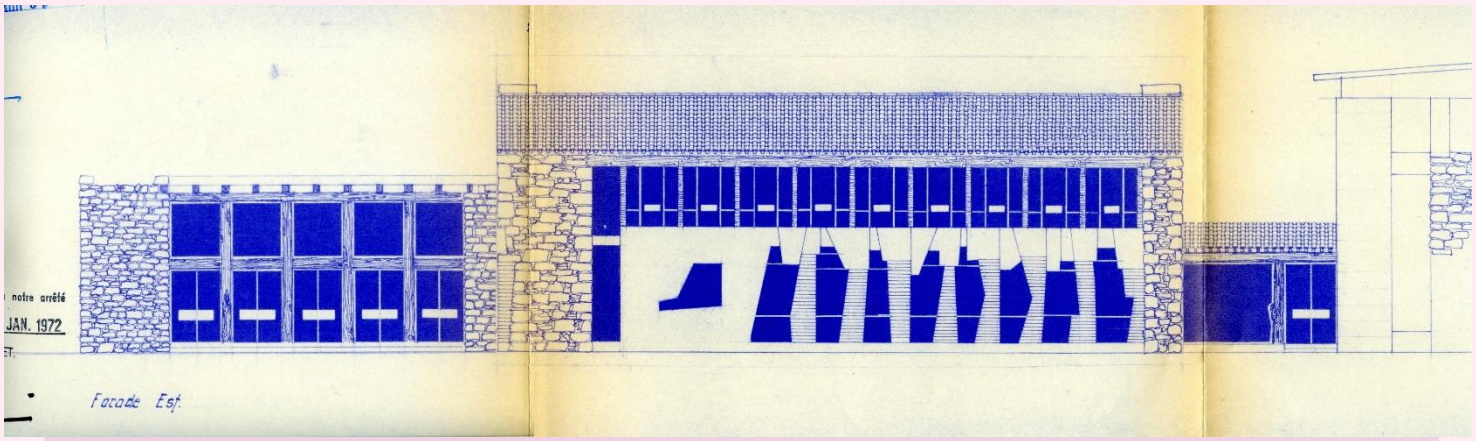
Depuis les parcelles agricoles où seules quelques habitations éparses existaient, jusqu'au quartier tel que nous le connaissons aujourd'hui, il n'aura fallu que deux décennies pour transformer le paysage urbain.

- 1958-1960 : construction de 86 pavillons individuels.
- 1960-1961 : construction de 100 logements collectifs.
- 1964 : construction du collège Clovis-Hugues.
- 1965 : construction du Groupe scolaire de la Clède, futur Jean-Moulin.
- 1969 : inauguration du collège et du groupe scolaire (12 avril 1969).
- 1966-1969 : création des équipements sportifs (gymnase et terrains de sport) de la Clède.
- 1969-1970 : aménagement de 2 voies de desserte du C.E.S. de la Clède entre l'avenue Albin Durand (C.D. 31) et la route de Pertuis (R.N. 573).
- 1970-1973 : busage du canal Saint-Julien jusque-là à ciel ouvert le long de la route de Pertuis.
- 1978 : piscine couverte Alphonse-Roudière (du nom d'un moniteur d'éducation physique dans les écoles, devenu responsable du Service des Sports) dans le cadre de l'opération nationale « 1 000 piscines ».



Vue aérienne du quartier de la Clède aujourd'hui, 23 juillet 2025, *geoportail.gouv.fr/données/ photographies-aériennes.*

MJC
un monument pour la culture partagée



Plan de la façade est, Max Bourgoin, 1971, 96W6. Le contraste entre pierre et verre est animé par des ouvertures inhabituelles qui donnent à la façade son originalité sans rompre avec le paysage local.

Un projet pionnier, entre ville et nouveaux quartiers

En 1972, la ville de Cavaillon inaugure sa Maison des Jeunes et de la Culture dans un quartier alors en plein essor : entre les faubourgs anciens et les logements récents des Condamines. C'est une première. Jusqu'ici, les équipements publics se concentraient dans le centre-ville historique. Avec la MJC, Cavaillon fait un pas symbolique vers une ville plus ouverte, plus équilibrée, où la culture s'invite au quotidien, au plus près des habitants.

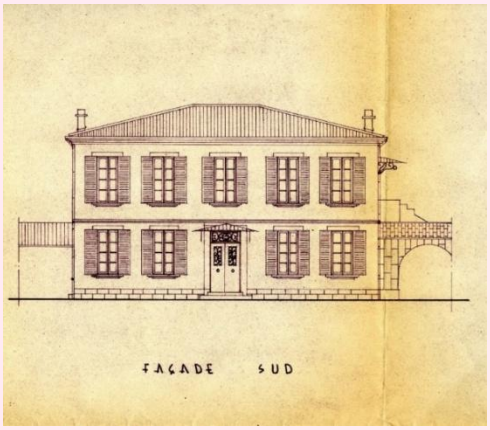
Ce bâtiment ne naît pas d'un hasard : il est le fruit d'une volonté politique locale, dans le sillage des grandes orientations nationales impulsées par André Malraux. La MJC incarne l'esprit des années soixante : une culture accessible à tous, vivante, émancipatrice.

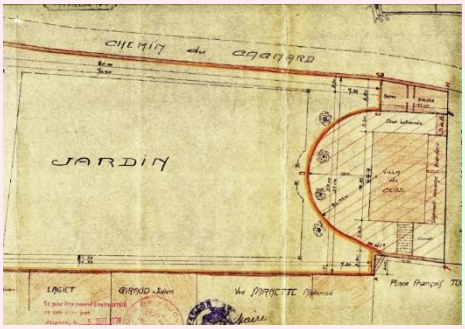
À Cavaillon, le moteur du projet s'appelle Henri Carrère. Directeur d'école et adjoint au maire, il croit profondément aux vertus éducatives du loisir. Dès 1961, il milite pour la création d'une MJC. Autour de lui, il rassemble des figures engagées pour la jeunesse : Paul Guiol (scoutisme), Juliette Hiegel (collège Clovis-Hugues), Robert Martin (Ciné-club)… Ensemble, ils fondent l'association en 1966 et l'affilient à la Fédération nationale des MJC.

Faute de moyens, la MJC s'installe provisoirement dans la « Villa du Clos », une ancienne demeure bourgeoise dont le vaste jardin est devenu public. Mais les locaux sont rapidement jugés inadaptés. On détruit l'édifice pour y bâtir la nouvelle MJC, mais l'emplacement ne convient plus du fait des impressionnantes mutations de la ville. En 1971, le projet d'un vrai bâtiment se relance, avec un nouvel emplacement stratégique : à l'interface du centre-ville et des nouveaux quartiers. Il faudra moins d'un an pour le voir sortir de terre.

La Villa du Clos : de la villa bourgeoise au projet collectif

À la fin du XIX^{e} siècle, l'huissier Hilarion Napoléon Maginot fait aménager une élégante villa au cœur d'un vaste jardin romantique. En 1938, la Ville de Cavaillon acquiert le jardin pour en faire un espace vert ouvert à tous – le jardin public que nous connaissons.





À gauche : **Façade sud de la Villa du Clos, offrant une vue privilégiée sur le jardin, 1961, 96W6.**
À droite : **Plan du jardin romantique, acquis par la Ville pour devenir jardin public municipal, écrin de verdure qui prolongeait la villa et en complétait l'harmonie, 1938, 1Fi92.**

La maison est, quant à elle, achetée par la commune en 1961. D'abord destinée à être détruite afin de construire une crèche, elle est finalement réaménagée de manière sommaire pour accueillir provisoirement les premières activités de la MJC. En 1970, elle est démolie en vue d'y bâtir la future MJC… qui sera finalement construite sur un autre site, le terrain Chenel, au Faubourg des Condamines.

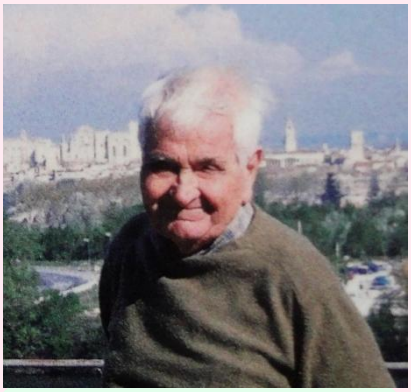
Un lieu de vie et de mémoire

Dès son ouverture, la MJC connaît un succès fulgurant : 800 adhérents en 1972 – 2 000, deux ans plus tard. Sport, cinéma, arts plastiques, théâtre, concerts pop ou classiques… la programmation fait coexister les goûts et les générations. C'est aussi un lieu d'échange, de débat, de construction personnelle et collective.

Rapidement, les murs deviennent trop étroits : une première extension est lancée dès 1974. Aujourd'hui encore, la MJC accueille des activités très diverses, des expositions aux ateliers de danse ou de yoga, des concerts au Festival du rire, tout en restant fidèle à sa mission première : faire de la culture un levier du lien social.

Le bâtiment a connu des transformations, notamment la modification du toit-terrasse dans les années 1990, qui a atténué son caractère originel. Pourtant, l'esprit de l'édifice demeure. En 2012, pour les 40 ans de l'édifice, les Archives municipales lui consacrent une exposition patrimoniale, soulignant l'importance de cette architecture dans la mémoire collective cavaillonnaise.

Max Bourgoin (1914-2009), bâtisseur du quotidien



Portrait de Max Bourgoin à la fin de sa vie, [2009], photo Frédéric Nicolas.

Le bâtiment est signé Max Bourgoin, architecte vauclusien discret mais déterminé, dont l'empreinte marque plusieurs édifices cavaillonnais (l'immeuble dit « Groupama » et le Foyer APEI du chemin du Mitan démoli en 2016). Formé aux Arts et Métiers et à l'École d'architecture, Bourgoin incarne une génération de bâtisseurs exigeants. Après la Seconde Guerre mondiale, il participe à la Reconstruction, puis développe une écriture architecturale personnelle, faite d'inventivité, d'harmonie et d'attention au contexte. Son œuvre foisonnante, issue de commandes publiques ou privées, est présente dans tout le Vaucluse.

La MJC de Cavaillon témoigne pleinement de son style : bâtiments disposés en L, toitures asymétriques, façades enduites et rythmées par des jeux de briques et de béton moulé. Le tout compose une architecture chaleureuse, sans ostentation, pensée pour accueillir, vivre et durer. Le choix des matériaux locaux (pierre des Taillades, mélèze, tuiles) s'inscrit dans une volonté d'intégration douce au paysage. La grande salle de spectacle, dotée à l'origine d'un toit-terrasse, ouvrait une vue dégagée sur la colline Saint-Jacques — un geste architectural autant que symbolique.

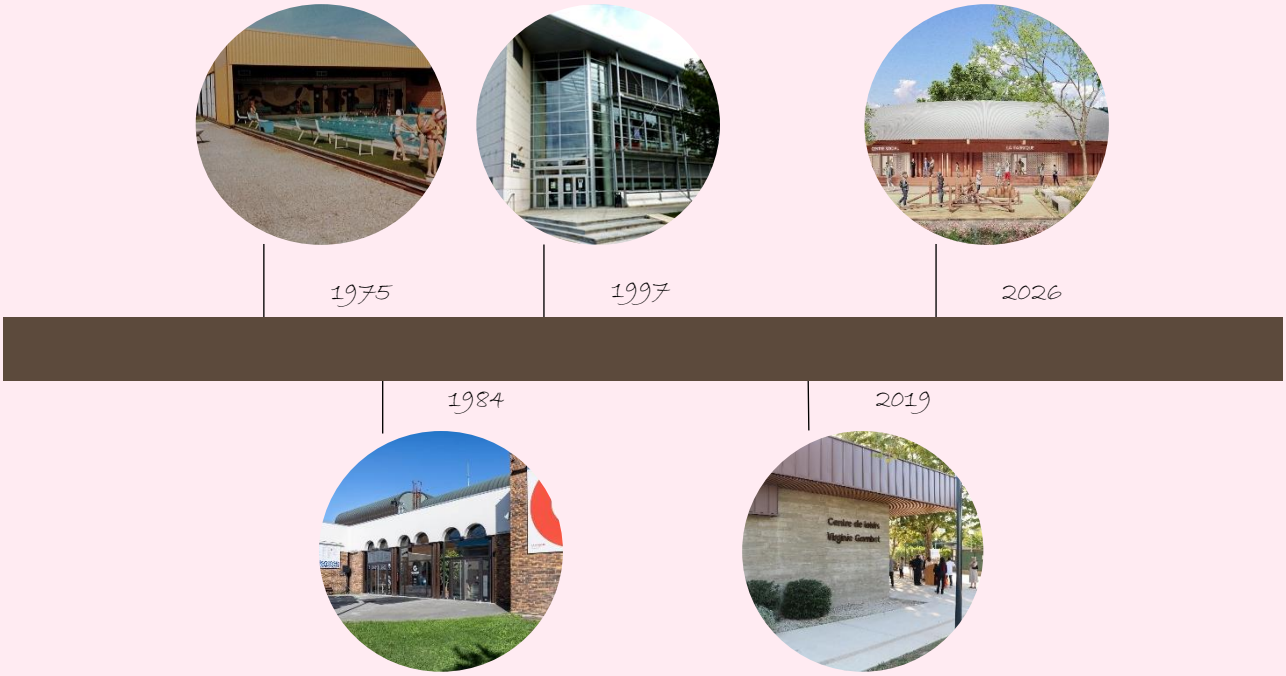
Contrairement aux formes froides et standardisées des bâtiments des Trente Glorieuses, Bourgoin propose ici une œuvre profondément humaine. Un lieu qui respecte son environnement tout en s'adressant à ses usagers avec générosité.



Patchwork de détails, intérieurs et extérieurs, de la MJC, 2012, photos Archives. Textures, matériaux et finitions reflètent le style caractéristique de Max Bourgoin. Chaque élément, pensé avec soin, contribue à faire de la MJC — comme des autres réalisations de l'architecte — une véritable œuvre patrimoniale.

PATRIMOINE EN DEVENIR

« L'architecture est le grand livre de l'humanité, l'expression principale de l'homme à ses divers états de développement, soit comme force, soit comme intelligence. » Victor Hugo.



Qu'est-ce qui fait patrimoine ?

Est-ce seulement la pierre ancienne, une façade sculptée, les clochers et les arches ? Ou bien faut-il aussi regarder les bâtiments très récents — ceux que nous côtoyons sans toujours les remarquer ?

Depuis plus de vingt siècles, Cavaillon façonne son visage au fil des constructions, des usages, des besoins. L'histoire y a laissé des empreintes visibles : un arc romain, une cathédrale, un Hôtel de ville… autant de repères devenus emblèmes. Mais l'histoire ne s'arrête pas. Et le patrimoine ne se limite pas à ce qui est ancien : il se construit aussi dans le présent.

À partir de la seconde moitié du XX^{e} siècle, Cavaillon s'est dotée de nouveaux équipements qui ont redessiné son paysage urbain et social. La **piscine Plein Ciel Alphonse-Roudière**, inaugurée en 1975, incarne l'élan national des « 1 000 piscines », où sport et loisirs s'ouvrent à tous. En 1984, le **Centre culturel de Cavaillon** (« Les 3 C ») – qui deviendra le Théâtre-scène nationale, puis La Garance – affirme une ambition culturelle, poursuivie par la construction de la **Médiathèque la Durance** en 1997 : ces lieux deviennent des pôles d'échange, de savoir et de création. Plus récemment, en 2019, le Centre de loisirs Virginie-Gambet s'inscrit dans une architecture sobre, attentive à la jeunesse et à son cadre de vie. Et demain ? Le **Pôle des services publics**, dont la construction est prévue en 2026 au quartier du Docteur-Ayme, rompra avec les volumes cubiques du passé par des lignes plus douces et harmonieuses, pensées pour l'accueil et la fluidité.

Tous ces édifices partagent une même vocation : celle de relier les habitants à leur ville, dans leurs gestes du quotidien comme dans leurs moments partagés. Peut-être ne les voyons-nous pas encore comme des monuments. Et pourtant, ils racontent, eux aussi, une époque, une vision, une manière d'habiter Cavaillon.



Piscine « Plein Ciel » Alphonse-Roudière, toit coulissant ouvert, vers 1986, 23W7.

Piscine Alphonse-Roudière

Dans les années 1970, l'État lance l'opération « 1 000 piscines » pour encourager les communes à construire des équipements de proximité. Cavaillon choisit le modèle « Plein Ciel - PC 503 » : une piscine industrialisée, au toit ouvrant, modulable au fil des saisons. Installée dans le quartier de la Clède, au cœur du complexe scolaire et sportif, elle devient rapidement un lieu de vie et d'apprentissage, prisé par les scolaires, les familles… et les nageurs du Triton Club.

Son architecture préfabriquée, pensée pour être fonctionnelle, s'inscrit dans une histoire plus large : celle d'un urbanisme qui allie rationalité, accessibilité et modernité. En 1976, la piscine est homologuée pour les compétitions, marquant son rôle structurant dans la vie locale.

Depuis 2019, la piscine a été entièrement rénovée. Plus confortable, mieux équipée, elle a pourtant perdu son toit ouvrant – et avec lui, une part de sa singularité qui aurait pu l'imposer, avec le temps, comme un repère patrimonial.



La Garance-scène nationale, 2025, photo Archives.

Le théâtre de Cavaillon : La Garance-scène nationale

En 1980, la municipalité souhaite créer un ensemble administratif – Centre des Impôts et Hôtel des postes – en y associant, pour répondre aux besoins nouveaux de la société, une salle polyvalente et un Centre d'Information et d'Orientation. Confié à André Mathieu, architecte-urbaniste de Cavaillon, cet ensemble est implanté en périphérie du centre-ville, entre la route des Courses et l'avenue Charles-Péguy. Ce projet évolue : la salle polyvalente se transforme en « maison de ville » en 1982, « afin de mettre à la disposition des nombreuses associations de la ville (sportives, culturelles, professionnelles ou autres) des locaux leur permettant de réunir leurs membres » et l'Hôtel des postes est abandonné.

Deux ans plus tard, le chantier s'achève et le nouveau Centre Culturel et de loisirs de Cavaillon est inauguré le 26 octobre 1984, avec, comme première directrice, Yolande Padilla. Devenu Théâtre de Cavaillon – scène nationale en 1993, la structure sera baptisée « La Garance » en 2014.

Ce bâtiment semble conçu selon une logique fonctionnaliste : formes sobres, matériaux résistants, lisibilité des volumes. Sa façade en brique rouge – qui n'est pas sans rappeler la teinture extraite de la racine de garance – intègre à l'est des ouvertures trapézoïdales étroites. Son toit, dont une partie est en terrasse, intègre des voûtes cintrées métalliques pour permettre l'emplacement des gradins et l'installation technique. Bien que posées à l'arrière du volume principal, ces voûtes en tôle nervurée dominent visuellement. Elle donne au bâtiment une silhouette caractéristique d'inspiration industrielle, fréquente dans les équipements culturels des années 1980–1990.

Les espaces extérieurs (jardin et patio) témoignent quant à eux d'un double souhait : proposer des programmations hors-les-murs ou estivales, mais aussi être un lieu de détente et d'échanges.

Médiathèque intercommunale La Durance



Médiathèque de Cavaillon, Esquisse Avant-Projet n°2 du cabinet ARCO, s.d. [1995], 132W8.

Un bâtiment qui fit débat – Quand le projet d'une médiathèque voit le jour à la fin des années 1980, les réactions sont partagées. Certains saluent l'ambition d'un équipement culturel moderne, digne d'une ville tournée vers l'avenir. D'autres s'inquiètent du coût, de l'architecture, du changement radical qu'il représente. Pourquoi quitter les murs rassurants et patrimoniaux de la chapelle du Grand Couvent pour un édifice de verre, de béton brut et de métal ? Mais dès son ouverture en 1997, la Médiathèque La Durance trouve son public. La fréquentation dépasse rapidement les attentes et l'équipement s'impose comme un lieu vivant, ouvert, accueillant devenant même un modèle pour la profession. En 2006, elle devient tête du réseau des bibliothèques de l'intercommunalité.

Une médiathèque ancrée dans son époque – La Durance porte l'empreinte des années 1990, tant dans son ambition que dans sa forme. Signée par le cabinet ARCO (architectes Marc Dalibard, Jean-Pierre Manfredi, André Mathieu et Mario Salvo), elle est typique de l'architecture culturelle de la décennie : ouverte, lisible, fonctionnelle, lumineuse. Elle s'organise autour d'un carré parfait. Une « rue intérieure » diagonale traverse tout le bâtiment et les quatre niveaux. Cette rue centrale casse l'austérité géométrique du plan carré et affirme une volonté forte : faire circuler les idées, les gens, les regards.

Les façades vitrées assurent une transparence constante entre l'intérieur et l'extérieur, dans un jeu de lumière et de matières tandis que l'enveloppe du bâtiment module la lumière naturelle selon les heures du jour et les saisons. Pierre naturelle, verre thermo-isolant, métal, béton désactivé, stores orientables : chaque matériau a été choisi pour sa fonctionnalité, mais aussi pour son impact visuel et sensoriel.

Un équipement au service des habitants – À son ouverture, la médiathèque vient combler un retard. La bibliothèque municipale, installée dans la chapelle du Grand Couvent, ne répond plus aux besoins de la population : locaux trop petits, collections limitées, absence d'équipements numériques. Il fallait un espace plus vaste, plus souple, adapté aux nouvelles pratiques culturelles. Avec 2 500 m² de surface et une architecture pensée pour le confort des usagers, La Durance devient bien plus qu'un lieu de lecture en offrant de nouveaux services : espace numérique, « grenier à histoires » pour les tout-petits, portage de documents à domicile, bibliothèques de plein air… Elle accueille des débats, des expositions, des ateliers. Elle est un lieu de vie.

Centre de loisirs et gymnase Virginie Gambet

Depuis 2023, un nouvel équipement participe de l'espace urbain cavaillonnais : le Centre de loisirs Virginie Gambet. Ce beau bâtiment, sobre et fonctionnel, succède à trente années de préfabriqués. Il illustre une politique publique engagée en faveur de la jeunesse, affirmant leur place au cœur de la cité.



Pensé par l'agence *Avantpropos* architectes, implantée à Cavaillon (et Lille), l'ensemble – qui comprend également un gymnase – se veut discret mais empreint de vie. Avec ses volumes simples, ses toitures soulignées et ses ombrières, il offre un dialogue harmonieux avec le tissu urbain.

La gestion de ce nouvel espace a été confiée à l'association *Loisirs Éducation & Citoyenneté Grand Sud* (*LE&C Grand Sud*). Sa mission : proposer des temps d'accueil aux enfants de 3 à 13 ans, et coordonner les activités CLAS (Contrat Local d'Accompagnement à la Scolarité) pour les plus âgés. L'équipe de professionnels diplômés met en œuvre un projet pédagogique fondé sur l'éducation populaire, l'ouverture et la citoyenneté.

Centre de loisirs Virginie Gambet : esquisse entrée principale, *Avantpropos architectes*, 2017 ; entrée avenue Raoul-Follereau, 2025, photo Archives

En donnant au centre de loisirs le nom de Virginie Gambet (1890-1979) Cavaillonnaise décorée du titre de Juste parmi les Nations pour avoir

caché une famille juive durant la Seconde Guerre mondiale – la municipalité a souhaité placer l'édifice sous un marrainage historique fort. Le courage et l'humilité de Virginie Gambet faisant écho à la vocation du centre : protéger, accompagner, encourager les générations à venir.



Pôle des services publics à Docteur-Ayme, projection du cabinet *Avantpropos architectes*, 2025, service communication.

Pôle des services publics

En 2026, le quartier Docteur-Ayme poursuivra sa métamorphose. Là où s'élevaient autrefois les tours D et N, symbole d'un urbanisme vertical dépassé, un édifice tout en rondeur viendra réinventer l'espace et les usages. Ce futur pôle des services publics s'inscrit dans le vaste programme de rénovation urbaine qui transforme en profondeur le quartier, avec l'ambition de le rendre plus accueillant, plus vivant, plus accessible.

Le bâtiment, d'une surface de 850 m², rassemblera en un même lieu le centre social La Passerelle, la maison France services et le Club Jeunes municipal. Une salle multifonctions ainsi que de vastes espaces extérieurs aménagés offriront de nouvelles possibilités d'activités et de rencontres. L'objectif est clair : rapprocher les services publics des habitants, en les plaçant au cœur de leur quotidien, dans un lieu agréable, fonctionnel et ouvert à tous.

Le projet imaginé par *Avantpropos architectes* rompt avec la géométrie stricte du quartier. Sa forme circulaire, sans façade dominante, affirme une égalité d'ouverture sur toutes les directions. Elle invite au passage, au dialogue et à l'appropriation par les habitants. Un patio central, baigné de lumière et planté de végétation, apportera fraîcheur et respiration, tout en servant de repère à l'intérieur du bâtiment. Pensé pour durer, ce pôle intègre les exigences environnementales les plus récentes : qualité de l'air, confort lumineux, ventilation naturelle, optimisation énergétique.

Ce bâtiment, encore à l'état de projet, incarne l'idée que le patrimoine n'est pas figé dans le passé : il se construit aussi dans le présent, avec une vision tournée vers l'avenir. Par sa forme inédite, sa vocation collective et son intégration au cœur du quartier, il deviendra un nouveau repère dans le paysage cavaillonnais.

D'hier et d'aujourd'hui, le patrimoine de demain

Qui peut dire ce que sera le patrimoine de demain ? Quelle part du bâti actuel, hérité des siècles passés comme du présent, survivra dans les siècles futurs ?

L'architecture d'aujourd'hui s'inscrit au cœur des enjeux de notre temps, écologiques et technologiques – matériaux recyclés ou biosourcés, efficacité énergétique, recours aux outils numériques (conception, modélisation, médiation). Le patrimoine ancien quant à lui, loin d'être figé, peut se renouveler dans de nouvelles affectations au fil des âges – chapelle transformée en bibliothèque, moulin seigneurial accueillant une salle de spectacles, halles devenues école puis encore réinventées pour coller à l'esprit du temps et à l'attente des citoyens.

Certains bâtiments s'imposeront par leur usage, d'autres par une architecture défiant les modes, d'autres encore traverseront le temps contre toute attente, pour incarner à leur tour une mémoire urbaine, sociale, collective et commune.

Une certitude cependant : le patrimoine architectural de Cavaillon continuera de s'écrire, parfois dans la discrétion, parfois dans l'audace. Et ce sont les Cavaillonnais qui décideront, comme ils l'ont fait par le passé, de ce qui doit être transmis aux générations futures : par leurs pratiques, par le sens qu'ils attachent et l'attention qu'ils portent (ou pas), à tel ou tel bâtiment. Pour qu'il accède au statut de patrimoine, ou qu'il s'éteigne dans la nuit des temps.

DOCUMENTS EXPOSÉS EN VITRINE



Première vitrine



Seconde vitrine

Première vitrine



Tablette 1

- Album du Chemin de Fer de Lyon à la Méditerranée, recueil de « dessins de Sites, Monuments, Costumes, etc. Etudiés dans le parcours de cette voie et exécutés sur pierre par J.-B. Laurens. Troisième excursion 1860-1861. Lithographies de Boehm et fils, impr. à Montpellier », planche : l'Arc romain, Fonds Mitifiot, 1S90, 2Fi774.

- « Discours panégirique (sic) de l'antiquité de la ville de Cavaillon et de la piété du dévot Mont Calvaire dressé sur le tertre du Mont Caveau enrichi des sacrés mystères de la passion de Iesuchrist » par Jacques THOMASSI, chanoine théologal, Cavaillon, 1616 : dessin de l'arc romain, 1S19.

Tablette 2

- Devis des travaux de déplacement de l'arc romain depuis la place de l'évêché jusqu'à l'extrémité ouest de la place du Clos, dressé par Antoine Révoil, Architecte des Monuments historiques, 10 août 1877, 3R1.
- Courrier de Louis VALENTIN, architecte des monuments historiques, au maire de Cavaillon, au sujet de la participation de l'État aux dépenses d'entretien des deux monuments historiques de la commune : l'arc antique et l'ancienne cathédrale, 26 novembre 1901, 3R1.
- Programme des fêtes d'inauguration du nouvel Hospice-Hôpital et du monument Gambetta, 4 septembre 1907, Cavaillon, Imprimerie Lanet, 1907, 8S1.
- Inauguration de l'Hôpital-Hospice et du monument Gambetta, 4 septembre 1907 : 1. le cortège contourne l'hôpital ; 2. le cortège quitte le bâtiment administratif de l'hôpital, photographies Charles Bernheim (Nîmes), 8Fi236-237.



Tablette 3

- Album commémoratif de l'inauguration du pont suspendu sur la Durance, le 7 septembre 1932 par Edouard Daladier, ministre des Travaux Publics. 25 photographies dont 23 vues du pont (construction, essais, vues générales et détails), photos H. Tarnand, Cavaillon, 1S86.
- Facture à en-tête de la maison « Bertrand d'Aumale (Algérie) », Bitter Africain, entrepôt général de Cavaillon : adressée à Fromaget et Bruhat, cafetiers à Paulhaguet (Haute-Loire), 23 mars 1889, signé M[arius] Mouret, 2S249.

Tablette 4

- Vues du Fangas avant destruction, vers 1955-1960, photos Services techniques de la Mairie, 49W3, 2Fi782 & sq.

Tablette 5

- Cathédrale de Cavaillon in *La Grâce d'une cathédrale – Cathédrales de Provence*, sous la direction de Yann Codou et Thierry Pécout, préface de Mgr Pontier, Strasbourg, Éditions La Nuée Bleue, 2015, 2BIB143.



Seconde vitrine

Tablette 1

- Planches d'album photographique (1884-1928) d'un architecte des monuments historiques de Vaucluse [sans doute Henri Nodet père (1855-1940)], acquisition 1991, 2Fi1-47. Extraits : l'arc antique, la chapelle Saint-Jacques, la cathédrale. On notera l'extrait d'une correspondance de M.-T. Jouve qui lui adresse plusieurs photographies des monuments protégés ou en cours d'étude.

Tablette 2

- Planches d'album photographique (1884-1928) d'un architecte des monuments historiques de Vaucluse [sans doute Henri Nodet père (1855-1940)], acquisition 1991, 2Fi1-47. Extrait : la synagogue ; les photos sont de Marie-Thérèse Jouve. À droite, les derniers représentants des « Juifs du pape » cavaillonnais, M. & Mme Astruc.
- Au centre : le fauteuil d'Élie avant ses premières restaurations, photo Firmin Meyer (Carpentras), vers 1955, Fonds Mitifiot, 8Fi18.
- Projet de déplacement de l'escalier de la synagogue, 2 novembre 1900, 1 M/N2, 1Fi80.

Tablette 3

- *Les Synagogues du Comtat*, dossier préparatoire à l'impression de l'ouvrage : correspondance, articles, tirés à part, Roger Rebstock, secrétaire du Comité de Sauvegarde des Synagogues Comtadines, Firmin Meyer, photographe, années 1960, Fonds Mitifiot, 8S16.
- Dossier de restauration de la synagogue en 1984 : État des lieux avant restauration, couverture photographique, 1984, 107W13.



Tablette 4

- Institution d'une Commission départementale des monuments historiques, liste des délégués cantonaux, 19 août 1933, 22W1. On remarquera sans surprise que Marie-Thérèse Jouve est déléguée pour le canton de Cavaillon.
- Commission régionale de l'Inventaire : Préconisations techniques pour la sélection et la description des éléments ; personnalités qualifiées pour former le groupe de travail chargé du pré-inventaire des cantons de Cavaillon et de Gordes, s.d. [1976], 22W1.

- Pré-inventaire du patrimoine de Cavaillon : fiche de pré-inventaire ; réunion du groupe de travail cavaillonnais, janvier 1977, 22W1. Le compte-rendu est signé par Nicole Aubert, qui sera plus tard adjointe à la Culture des municipalités Bouchet puis Giro, sous le nom de Nicole Bouisse.

Tablette 5

- Anne-Lise NADAUD, *Aménager, orner, embellir Cavaillon au XVIII^e siècle*, maitrise d'Histoire sous la direction de Françoise MOREIL, Université d'Avignon, 2000, 4BIB48.
- Sabine MIQUELIS-MANGIAPAN, *La synagogue de Cavaillon : spécificité d'une architecture synagogale ?*, maîtrise d'Histoire de l'art sous la direction de Thierry VERDIER, Université Paul Valéry-Montpellier III, 2002, 4BIB59.

Archives municipales de Cavaillon

Exposition inaugurée dans le cadre des 42^es Journées européennes du patrimoine

« Patrimoine architectural »

Conception, rédaction et réalisation

Hélène MAIGNAN, Marion HORDÉ, Angélique BLANC-SERRA

2025

ARCHIVES municipales de Cavaillon